

Le trésor d'Adrien

L'histoire d'Adrien, sidérurgiste au chômage, s'inspire de faits réels. Nous sommes entraînés au cœur d'une confrontation entre la vie quotidienne d'aujourd'hui et celle d'avant-guerre.

SERAING. OUGREE. JEMEPPE au passé

Dépôt : Ougrée 1
Trimestriel - n° Spécial - 1996 100 F.
CCP 000-0316905-06

Ed resp. Luce Minet
Tel. 04/336 60 17

Rue Famelette B4
4102 Seraing

Avec l'appui de l'Administration communale de Seraing

Le trésor d'Adrien, création du Théâtre du Pain Perdu



*Le livre d'Adrien,
nouvelle de Luce Minet*

LE TRESOR D'ADRIEN

Cette pièce est une création collective du Théâtre du Pain Perdu (avec la complicité du Théâtre de La Renaissance), à partir d'une nouvelle de Luce Minet. L'histoire d'Adrien s'inspire de la vie d'un Sérésien, ouvrier à Cockerill. Les scènes sur le passé, interprétées par de jeunes Sérésiens de 5 à 16 ans, puisent leur matière dans les témoignages d'anciens habitants de la commune. La première représentation date d'octobre 96 (voir les photos à la fin du texte).

Le Théâtre du Pain Perdu émane d'un groupement de consommateurs sérésiens, comme la vapeur odorante émane d'une casserole de potée au chou. Autour de lui, une trentaine de familles achètent en commun à prix de gros des aliments de qualité garantie (vaches saines de corps et d'esprit, etc...) Du pain pas perdu.

PERSONNAGES par ordre d'entrée en scène

L'employée de la morgue
José, un ami d'Adrien
Anita, une aide-soignante
Maggy, une voisine d'Adrien
Aline, une petite fille
Le docteur Georges
Rousseau, l'infirmière-chef
Catherine, fille de Maggy
Emilie, fille de Maggy
Adrien enfant
La mère d'Adrien
La tante d'Adrien
Laurent, le bibliothécaire
Un groupe de jeunes Sérésiens

La chanteuse de rue
Le chanteur des rues
L'accordéoniste

(Pendant que les spectateurs s'installent, on entend l'indicatif de Seraing Radio, la radio locale d'avant guerre, et les publicités pour la Maison Guillaume, dont celle sur les corsets.)

SCENE 1

L'EMPLOYEE, JOSE, ANITA, MAGGY.

Le funérarium

(L'employée est seule en scène. José entre.)

JOSE. - Mademoiselle ... Pour Monsieur Adrien Florimont, s'il-vous-plaît?

L'EMPLOYEE *(consulte le registre)*. - Salle 4.

JOSE. - Merci. *(Il sort, puis revient et chuchote, gêné)* C'est pas lui, il doit y avoir une erreur.

L'EMPLOYEE. - Quelle erreur, Monsieur?

JOSE *(s'enhardit)*. - C'est plein d'militaires!

L'EMPLOYEE. - Et alors?

JOSE. - Il n'a rien à voir avec lui, il a travaillé à Cockerill toute sa vie!

L'EMPLOYEE. - Je ne sais pas moi, Monsieur.

JOSE. - Et il n'aimait pas les militaires - si je vous racontais ce qu'il a fabriqué pendant son service ...

L'EMPLOYEE *(vérifie)*. - M. Adrien Raymond, c'est bien ça?

JOSE. - Adrien FLORIMONT!

L'EMPLOYEE. - Aah! Il faut me donner le nom de famille d'abord, et pas le prénom! *(elle regarde dans le registre)* Florimont, Adrien; en effet. Salle 1.

(José sort puis ANITA entre, très pressée, avec un bouquet de fleurs et demande à l'employée). - Pour Mr Florimont, s'il-vous-plaît?

L'EMPLOYÉE. - Salle 1, Madame.

ANITA (*revient avec José*). - Il n'y a rien salle 1, c'est vide!

L'EMPLOYÉE. - Ce n'est pas possible, Madame, c'est écrit là: salle 1, regardez.

JOSE. - Il n'y est pas.

L'EMPLOYÉE. - Ben, je ne sais pas, alors.

ANITA. - Allez voir vous-même, enfin, Mademoiselle, renseignez-vous!

L'EMPLOYÉE. - Ah la la... (*Elle sort*).

MAGGY (*en nage*). - Fou! La corrida! (*Elle va au bureau*) Il n'y a personne?

ANITA. - Elle va revenir.

MAGGY. - Vous ne venez pas pour Adrien Florimont, par hasard?

ANITA, JOSE. - Si.

MAGGY. - Ouf! Ce n'est pas commencé.

ANITA. - C'est bizarre, ils ne savent pas où se trouve le corps?

MAGGY. - Quel micmac, ici! On perd les morts, maintenant?

ANITA (*donne la main à José et Maggy*). - Mes condoléances, Madame, Monsieur; vous êtes de la famille, je suppose?

MAGGY, JOSE. - Non, non.

MAGGY. - Je suis sa voisine; j'étais.

JOSE. - Oh-oh! Mady?

MAGGY. - Maggy!

JOSE. - Maggy, oui; moi, c'est José, le "gros José", qui jouais au billard avec lui.

ANITA. - Je suis aide-soignante à l'hôpital, je l'ai peu connu en réalité (même pas quinze jours en tout et pour tout) mais il était tellement sympathique!...

MAGGY. - C'est très gentil à vous d'être venue. Et le cousin? Il lui restait un cousin, en pays flamand. C'est lui qui a dû s'occuper de tout. Et il n'est même pas là!

JOSE (*en confidence, à Maggy*). - Pauvre Adrien, il va s'en aller tout seul comme un

chien...Faut dire qu'il n'a jamais été fort liant, et une fois qu'il a été au chômage... (*Quelqu'un apporte une gerbe*) ... il s'est carrément mis sur le côté. Il était trop fier. Il ne parlait plus à personne, il ne jouait même plus au billard - parce qu'il n'avait plus les moyens de payer les tournées comme avant.

MAGGY (*à Anita*). - Pourquoi était-il hospitalisé, exactement?

ANITA. - Une voiture l'a renversé, il avait des fractures, une commotion; d'après le conducteur, il se serait jeté sous ses roues, mais Adrien, lui, ne se souvenait de rien.

MAGGY. - Il avait déjà essayé de se tuer, il y a six mois, je crois... avec des tranquillisants.

JOSE. - Ah! La troisième est la bonne !

MAGGY (*à Anita, sans écouter José*). - Vous vous rappelez quel jour il est arrivé à l'hôpital?

ANITA. - Attendez... le mardi 8, le mardi 8 au soir.

JOSE. - Ce qui me semble drôle (*il prononce "drolle"*), il n'avait pas une tête à se tuer, ces derniers temps; même que j'ai dit à Jeanine....

MAGGY. - Il est venu à la maison le 8, après-midi. Je discutais avec ma copine le plan de restructuration du siège (je suis déléguée syndicale au GB). Adrien n'est pas resté; il avait un air... Par après, j'ai pensé qu'il n'avait pas osé me demander du... (*geste*) devant l'autre. C'était la fin du mois, je lui prêtais encore bien deux mille francs, il me les rendait dès qu'il touchait.

Je suis sûre qu'il a craqué à cause de ce problème de sous.

JOSE. - C'est terrible. (*La personne qui a apporté la gerbe sort*) Mais quelle idée d'aller s'acheter une encyclopédie de 30.000 francs, et à crédit? Il aurait mieux fait d'acheter quelque chose d'utile pour passer son temps, un ordinateur avec des jeux électroniques ou quoi.

MAGGY. - Il était dépressif, d'accord. Il n'a jamais été comme un autre, d'accord, mais moi je dis: ce n'est pas le drame de la solitude, c'est le drame du chômage!

L'EMPLOYEE (*passé la tête des coulisses*).- S'il vous plaît, Madame!

JOSE (*Toujours vers Maggy*). - C'est juste. Seulement, s'il avait été un peu plus débrouillard... Il ne bricolait pas, il ne jardinait pas, il ne faisait rien en noir.

ANITA. - Il avait beau être cloche et tout ce qu'on veut, c'était un homme plein de délicatesse. Un poète.

MAGGY. - Il ne faut pas parler de suicide mais d'assassinat, c'est Cockerill qui l'a tué!

L'EMPLOYEE (*même jeu*).- Madame, voyons!

MAGGY. - On n'avait pas à licencier un homme après 36 ans de service!

ANITA. - On pouvait parler de choses plus profondes, avec lui. Il avait quelque chose là, et là
(*elle montre son front et son coeur*)

MAGGY. - J'ai envie d'envoyer un article à la Wallonie; c'est révoltant!

(*Aline sort du funérarium*)

JOSE. - C'est vrai. Seulement, faut avouer qu'il était un "cas": après la fermeture de la fonderie, on a essayé de le reclasser à gauche et à droite, mais du moment qu'il arrivait quelque part, le secteur menaçait de fermer... Un vrai Gaston la Gaffe. Il était vite déphasé, il ne s'adaptait pas aux changements.

MAGGY. - Quels changements? - la crise (*L'employée apparaît, Maggy termine plus bas, furieuse:*) C'est une victime de la crise, un point, c'est tout!

L'EMPLOYEE. - Messieurs-dames, je regrette, mais la cérémonie a déjà eu lieu à onze heures. Ma collègue a oublié de barrer dans le registre.

TOUS. - C'était à 14 heures!

ANITA. - J'ai téléphoné hier matin ici, on m'a dit 14 heures.

L'EMPLOYEE. - Je ne sais pas, je ne suis jamais là le matin.

MAGGY (*sort un papier de son sac et le montre à l'employée*). Je l'ai découpé dans le journal: "Rassemblement au funérarium à 14 heures". C'est incroyable!

L'EMPLOYEE. - Je vais demander au Directeur, un moment. (*Elle sort*)

ANITA. - Ça commence à bien faire!

MAGGY. - Je vais écrire à "La Wallonie"!

JOSE. - Ça ne peut arriver qu'à Adrien, une emmanchure pareille!

ANITA. - Il aurait réagi! Il était timide, mais... Comme avec l'histoire de la poubelle, là. Vous ne saviez pas? Au début qu'il était réfecteur à la fonderie, les hommes avaient l'habitude de salir beaucoup; Adrien rouspétait, il était fort méticuleux. Les hommes ont commencé à l'appeler Adrienne, à cacher des crottes de chat dans les vestiaires, frotter les robinets avec des emballages de fromage de Herve - et puis dire "ça pue, ici!". Un beau jour, il avait tout rennettoyé à fond, il les a arrêtés à l'entrée du réfectoire: "C'est beau? ça sent bon? Eh ben, tas de pourceaux (il a empoigné la grande poubelle remplie à ras bord) je préfère le cochonner moi-même que vous le voir faire!" et il a envoyé toutes les crasses dans le décor. Figurez-vous qu'à partir d'alors, fini, les ouvriers l'ont respecté. Il était ainsi, il avait sa fierté!

(*Un temps. Aline rentre et s'approche timidement d'Anita*)

ALINE. - Madame? On n'a toujours pas apporté la gerbe pour ma grand-mère? Madame

Lepage? C'est moi qui l'ai payée!

ANITA. - Je ne sais pas, *fêfeye*, attends un peu... (*Aline attend sur le côté jusqu'à la sortie des trois*)

L'EMPLOYEE. - Voilà; nous avons un peu modifié le programme de la journée, suite au décès, hier soir, de Monsieur le Notaire Poncelet. La famille de Monsieur le Notaire Poncelet tenait absolument à transférer le corps ici le plus tôt possible, mais toutes nos salles étaient occupées! Alors, Monsieur le Directeur a pris un arrangement avec le parent pour libérer la salle 1 plus tôt que prévu. (*On passe encore avec une gerbe*) Ah! justement, voyez-vous, les gerbes pour Monsieur le Notaire Poncelet, et le corps va arriver d'un moment à l'autre. Enfin, Monsieur le Directeur est désolé...

ANITA (*à l'employée*). - Tu parles s'il s'en fiche des amis de Monsieur le Chômeur Florimont!

MAGGY. - Grosse cérémonie, grosse cérémonie! Pousse-toi de là que je m'y mette, oui! Même quand ils sont morts, c'est toujours les petits qu'on *sprôtche*. (*L'employée sort*) Eh bien, puisqu'on est venu pour des prunes... (*elle leur tend la main*)

JOSE (*les retenant*). - Dites, pour revenir là-dessus (*Maggy sort sans l'écouter, il se rabat sur Anita*) ... il n'avait pas une tête à se tuer, il allait plutôt mieux! Et quand...

ANITA (*le coupe*). - Mais oui, mais oui!

JOSE. - Quand la maison du coin a brûlé, il m'a dit: "Maintenant, je ne laisse plus mon trésor à la maison quand je sors; je l'emporte avec moi, des fois que..." et il se tapait la poche intérieure du veston, tout fier. Il n'a rien dit de plus, j'ai pas insisté. C'est quand même "drolle", non?

ANITA. - Il ne voulait pas mourir, j'en suis sûre; il s'est passé quelque chose, sur la fin, le "trésor", oui ...

JOSE. - Ah! Vous aussi!! Et s'il avait gagné le paquet au loto, hein? Et qu'on lui aurait volé à l'hôpital?

ANITA (*récupère son casque sur le bureau*) - Il ne serait pas venu taper la voisine de deux mille francs.

JOSE (*la suit*). - C'est l'idée de Jeanine; moi... Mais c'est quand même "drolle" de sauter par la fenêtre quand on a un trésor.

ANITA (*donne son bouquet à Aline*). - Tiens; ce n'est pas grand chose, mais elles sentent bon. (*Elle sort, suivie par José*).

ALINE. - C'est même pas des fleurs de magasin...(*Elle les respire*) Oh!! On dirait du vrai parfum! Comme dans la petite bouteille de Mam... (*Elle crie vers la sortie*) Merci Madame!

Noir.

SCENE 2

LE DOCTEUR GEORGES, ROUSSEAU, ANITA

L'hôpital

LE DOCTEUR. - Rousseau, allez me chercher le dossier Florimont Adrien!

ROUSSEAU. - Oui, Docteur!

LE DOCTEUR (*dégoûté*). - Vous avez vu la télé hier?

ROUSSEAU (*revient avec le dossier*). - Une émission à sensations, Docteur, spécialisée dans les "cas" larmoyants.

LE DOCTEUR. - "Un dépressif profond, abandonné de tous, réussit sa dernière tentative de suicide grâce à la négligence criminelle de l'hôpital!"

ROUSSEAU. - C'est scandaleux, Docteur. "Coupable", ils ont dit "négligence coupable".

LE DOCTEUR. - Ne chicanez pas, Rousseau, ces fouille-merde y viendront si on les laisse faire. (*Il feuilète le dossier en parlant sur un ton de reproche*). Le directeur est furieux, Rousseau! Il ne tolère pas que l'hôpital soit mis en cause publiquement. Surtout depuis le procès Kléber...

ROUSSEAU. - Nous n'avons commis aucune faute. Regardez...

LE DOCTEUR. - Nous, nous... - en ce qui me concerne, non, effectivement. Ils veulent ma peau! Je vois clair dans leur jeu. Les familles n'intentent jamais de procès: un cas sur 20 ans, et il est pour moi! Six mois plus tard, on recommence avec le Florimont: le premier scandale dans les médias, et il est pour moi. Ce n'est pas une cabale, ça?

ROUSSEAU. - Mais non, Docteur...

LE DOCTEUR. - Non? (*Rousseau attend*) Alors, lisez!

ROUSSEAU. - "10 novembre, date d'admission: 3 côtes cassées, épaule démise, contusions

multiplés"; la première semaine, il avait l'air absolument normal, un peu "original" et plutôt inhibé, entre nous.

LE DOCTEUR. - Il s'est rattrapé par la suite...

ROUSSEAU. - En tout cas, il n'avait rien d'un dépressif, il riait assez souvent, même.

LE DOCTEUR. - Vous saisissez l'importance de votre témoignage sur ce point?

ROUSSEAU. - Absolument, Docteur, et notre personnel pourra également le confirmer. Si bien que le premier accès de délire paranoïaque nous a totalement surpris. Nous lui avons administré une piqûre de valium très ... conséquente et nous avons demandé le transfert en neuropsychiatrie (voici...) Ce n'est pas notre faute si la neuro n'avait pas de lit disponible.

LE DOCTEUR. - Parfait. Et la deuxième crise?

ROUSSEAU. - Quatre jours plus tard. Agnès est venue me chercher parce que le 8 recommençait à s'agiter, voulait ameuter la direction, enfin, le cirque.

LE DOCTEUR. - Paranoïaque.

ROUSSEAU. - J'ai pris le plateau à piqûre, il m'a empêchée de ... le temps d'appeler Robert et "c'était déjà fait".

LE DOCTEUR. - Complètement paranoïaque. Je déteste ces déséquilibrés. Quelle était encore son idée fixe, à celui-là?

ROUSSEAU. - On lui aurait volé un objet de grande valeur, les recherches auraient été sabotées; enfin, le complot habituel. On n'a rien retrouvé, évidemment

LE DOCTEUR. - Parfait. Quant au membre de votre personnel qui nous a déblatéré devant les caméras, je n'aime pas cela du tout, Rousseau. Le service doit faire bloc face aux attaques. La file à l'ONEM est assez longue pour que vous ne conserviez que le personnel dévoué au service.

ROUSSEAU (*sortant*). - Complètement paranoïaque!

Noir.

(Anita enfourne dans un sac des tas de draps sales, empilés par terre autour d'elle)

ROUSSEAU. - Alors, Anita, on est contente?

ANITA. - De quoi donc, Madame Rousseau?

ROUSSEAU. - On est vedette à la télé?

ANITA. - Oh ça....Je m'en fiche complètement.

ROUSSEAU. - Tiens-tiens!

ANITA. - Ce n'est pas moi qui ai été chercher les journalistes, quand même; ils me sont tombés dessus à cause d'Agnès...

ROUSSEAU (*la coupe*). - Vous pouvez être fière. "Négligence coupable de l'hôpital"!

ANITA. - Pardon, je n'ai pas parlé de ça.

ROUSSEAU. - Le Docteur Georges est furieux! Vous vous rendez compte, au moment où nous avons le procès Kléber sur les bras!

ANITA. - On n'a rien à me reprocher: j'ai uniquement donné quelques renseignements sur Adrien - Monsieur Florimont enfin - c'est tout!

ROUSSEAU. - En tout cas, les journalistes vont revenir car nous avons exigé un droit de réponse. L'hôpital attend de vous un démenti clair et net.

ANITA. - Un démenti? Je n'ai rien à démentir, moi!

ROUSSEAU. - Vous direz que son suicide n'était pas prévisible et que c'est seulement après dix jours d'hospitalisation qu'il a présenté une crise subite de paranoïa.

ANITA. - Il n'avait pas de maladie mentale.

ROUSSEAU. - Comment? Un beau cas de paranoïa, encore! Et quand il s'est mis à injurier le Docteur Georges? Et avant de se jeter par la fenêtre, toutes ces divagations autour de son "objet de valeur"!

ANITA. - Il tenait énormément à son livre, il le défendait, c'est normal, non!

ROUSSEAU. - Ah je me souviens, en effet: c'était un "manuscrit rare", un futur "best-seller". Vous n'avez quand même pas gobé ces inventions, ma fille?

ANITA. - Tandis que si je disais qu'il était fou, ça arrangerait bien vos bidons, Madame Rousseau?

ROUSSEAU. - Paranoïaque, Anita. Allons, vous viendrez pendant la pause dans mon bureau, nous rédigerons ensemble votre déclaration, mot à mot. (*Elle s'éloigne*).

ANITA. - Cet homme, enfin! Il n'en a pas assez vu pendant sa vie, maintenant qu'il est mort, il faut encore vous acharner!

ROUSSEAU. - C'est regrettable pour lui aussi, bien entendu; mais pensez au service. Il est

temps de faire bloc, Anita.

ANITA. - Ah non, non, je ne pourrais jamais!

ROUSSEAU (*menace*). - Sinon, pensez à vous, alors. La file à l'ONEM est assez longue.... vous me comprenez.

ANITA. - Non. C'est inutile. Je ne peux pas.

ROUSSEAU (*sortant*). - Tant pis pour vous, ma fille!

Noir.

SCENE 3

MAGGY, ANITA, CATHERINE, EMILIE

La cuisine de Maggy

ANITA. - J'ai tout de suite repensé à vous: une déléguée, elle a l'habitude. Et puis, vous vouliez justement écrire un article à La Wallonie?

MAGGY. - C'est vrai; ça m'était complètement sorti de la tête.

ANITA. - Maintenant, il en faut absolument un! Je l'écrirais bien, je vois à peu près ce qu'il faut mettre dedans; seulement le hic avec moi, quand je veux faire les phrases, ça ne ressemble plus à rien. Et question de la signature, tant que je suis sur la balance, c'est plus prudent que ce soit vous...

MAGGY. - Bien sûr. Mais je n'ai pas beaucoup le temps, avec toutes mes occupations ... (*Le téléphone sonne*) Voilà! (*Catherine se précipite après sa mère et la questionne fébrilement: c'est qui? c'est qui? Elle s'en va, déçue*) Oui... Ah, c'est toi. Le souper sera prêt, tu n'as qu'à le mettre deux minutes au micro-onde, sur maximum. (*Elle revient à Anita*) Bon, alors... peut-être la semaine prochaine?

ANITA. - Non! C'est trop tard! Il faut s'y mettre le plus vite possible! Pourquoi pas maintenant?

MAGGY. - Maintenant?! J'ai réunion à 8 heures, le souper n'est pas prêt, et j'ai une machine qui tourne!

ANITA. - Je parie que c'est tous les jours ainsi, avec vous, alors tant qu'à faire? Allez, à nous deux, ça ira comme sur des roulettes.

MAGGY. - Enfin... Un papier, un Bic... Attendez, j'avais les grandes lignes, ça va me revenir... Ah oui, pas un suicide, un assassinat; c'est Cockerill qui l'a tué... une victime de la crise... ses conditions de vie...

ANITA. - Mmh.... victime, non, je n'aime pas qu'il ait l'air d'un pauvre minable, pitié M'sieurs-dames.

MAGGY (*vexée*). - C'était quand même un paumé - avec tout le respect que je lui dois - c'était un paumé, tout à fait en dehors de la société.

ANITA. - Le vilain petit canard, pas comme les autres... Et un jour, tout le monde découvrirait qu'il était un beau grand cygne... Non, à mon avis, dans l'article, on devrait surtout parler de son livre, vous allez voir que toute l'affaire tourne autour de ça. Mais d'abord, est-ce que vous avez VU son livre?

MAGGY. - ?

ANITA. - Le livre qu'il avait écrit!

MAGGY. - Adrien écrire un livre? Première nouvelle!

ANITA. - C'est dommage! Je croyais que vous pourriez témoigner que le livre existait, on leur aurait envoyé cette preuve-là dans les gencives.

MAGGY. - Parce qu'on n'est pas sûr que le livre existait?

ANITA. - Je ne l'ai pas vu, malheureusement; Adrien n'a fait que me raconter des épisodes.

MAGGY. - Et un livre sur quoi, donc?

ANITA. - Sur la vie à la Chatqueue dans son jeune temps, sur l'usine... Voyez-vous, il se baladait avec ça dans la poche de son veston et voilà qu'à l'hôpital, il n'a plus retrouvé le livre dans ses affaires. Il a demandé qu'on fasse des recherches mais le docteur Georges et compagnie n'ont jamais voulu le prendre au sérieux; ils ont été dégoûtants avec lui. Finalement, ils l'ont tellement poussé à bout qu'il s'est jeté par la fenêtre. Il fallait encore bien que ce soit mon jour de congé (*Le téléphone sonne, même jeu avec Catherine et sa mère*) Peut-être que si j'avais été là...

MAGGY (*au téléphone*). - Oui... Oui... Apporte ton papier du médecin demain, on verra ça ; non; excuse-moi, j'ai un autre cas maintenant. Et n'oublie pas jeudi; la réunion! (*Elle revient à Anita*) Et on n'a pas retrouvé le livre, alors?

ANITA. - Non, mais on l'a peut-être jeté avec le veston qui était déchiré et plein de sang, ou bien il est tombé en rue, au moment du choc avec l'auto?

MAGGY. - Je me demande comment il aurait bien pu écrire un livre... Il avait à peine été à l'école.

ANITA. - Ce n'est pas pour ça qu'on n'a rien à dire! Je vous jure que quand il racontait, on y était, comme au cinéma!

MAGGY (*se lève*). - Mon linge! (*Elle essaye de se rendre dans la pièce à côté*)

ANITA. - Ces souvenirs-là, c'était devenu sa bouée de sauvetage - son "trésor". Il avait un but, il remontait le courant. Et il était persuadé que son livre ferait aussi du bien aux gens, "parce qu'aujourd'hui, ce n'est plus une vie" qu'il disait souvent. Alors quand son livre a disparu, il a été

... complètement déboussolé.

MAGGY. - Il était déjà sans boussole, depuis deux ans qu'il était au chômage; il avait déjà essayé 36 fois de se suicider (*elle sort et revient pour dire*) et quinze jours avant de réussir, il se jetait encore sous une voiture... (*Elle sort*)

ANITA. - Est-ce qu'il s'est jeté? C'est le chauffeur qui dit ça; Adrien était tellement distrait...

MAGGY (*revient avec une manne de linge*). - Ecoutez, je ne comprends pas où vous voulez en venir. Je ne crois pas à cette histoire de livre, mais enfin même, admettons - qu'est-ce que ça change? On ne se tue pas pour un livre, voyons!

ANITA. - Je n'arrive pas à vous expliquer... J'ai l'impression de parler à un mur!

MAGGY. - Vous, vous sauriez vivre avec 40% de salaire en moins? Obligée de compter vos sous chaque fois que vous avez besoin d'acheter quelque chose? Vous priver sur tout, pas de télédis, pas de chauffage à la fin de l'hiver, manger sans viande, des patates et des oeufs pendant des jours, aller à pieds pour économiser un bus? Toujours privée, toujours privée! Et comme ça jusqu'à la fin des temps, il n'y aurait pas de quoi sauter par la fenêtre? (*Silence*) Je veux bien écrire un article mais avec des choses sensées.

ANITA. - Alors pour vous, il s'est tué parce qu'il n'avait pas assez de sous?

MAGGY. - C'est dit platement mais c'est ainsi.

ANITA. - Les sous, les sous! Il ne vous viendrait pas à l'idée qu'on peut être très riche sans avoir un sous, et très heureux?

MAGGY. - Ah oui, vous?

ANITA. - Je veux dire, ce n'est pas ça l'important

MAGGY. - Ah non, vous? L'argent ne fait pas le bonheur? C'est votre philosophie? C'est facile de le dire quand on a le portefeuille bien garni, mais quand on est à court, je voudrais bien vous y voir. (*Le téléphone sonne, Maggy n'y va pas, les filles décrochent, c'est une erreur. Elles restent à suivre la discussion*) Et si on a des enfants, on s'en sort comment?...

ANITA. - Justement, j'en ai deux aussi, et en plus, je vis seule. Ah, vous nous colleriez sûrement l'étiquette d'exclus, mais on s'arrange avec peu, on s'amuse bien. Allez, les repas sans viande, la catastrophe soi-disant: dans le temps, quand il y avait une potée ou une grosse soupe, avec un petit bout de viande perdu dans le tas, on était mal nourris? on était privés? Ça coûtait trois fois rien et c'était drôlement bon!

MAGGY. - Des potées!!

ANITA. - Et pour le chauffage, comment est-ce qu'ils faisaient? On en reparlait encore avec Adrien: les familles allaient chez l'un, chez l'autre, passer la soirée, ils rigolaient, et ils économisaient le charbon!

MAGGY. - Avant, avant! Vous revenez toujours avec votre bon vieux temps! Pourquoi est-ce que nos parents se seraient battus, si nous on refuse le progrès? Il faut vivre avec son temps, pas à l'époque des cavernes! Et puis les enfants là-dedans? C'est eux qui nous poussent à toujours suivre le mouvement. C'est bientôt la Saint-Nicolas, vous croyez que mes filles seraient contentes si elles ne recevaient que deux oranges, comme votre Adrien ? Tiens, je le vois d'ici, le grand dadais en pyjama, tout heureux devant son assiette... Mais on n'est plus à cette époque-là!

ANITA. - En attendant, vous pouvez bien leur acheter des cadeaux jusqu'au plafond, elles ne seront quand même pas contentes non plus. Parce qu'on a appris aux jeunes à vivre pour avoir, avoir plus, et pas à vivre pour vivre, comme dans le temps. 'a, c'est un vieux qui me l'a dit et je ne l'oublierai jamais.

MAGGY. - Si vous croyez tout ce que les vieux racontent... Ce n'est que de la nostalgie; ça a toujours existé. Ma grand-mère me chantait déjà... " dès vîx tim, on vikéve bin plu simplemin, on s'amuséve avou rin" De la nostalgie. Mais moi, je crois que les gens à ce temps-là, ils ne devaient pas rigoler tous les jours!

Noir, musique.

MAGGY. - C'est ça, ce que ma grand-mère chantait!...

SCENE 4

La cuisine d'Adrien pendant la guerre

Premier tableau

MAGGY, CATHERINE, EMILIE, ADRIEN (gamin)

EMILIE (*en coulisses*). - Voilà l'époque des cavernes!

CATHERINE (*en coulisses*). - Regarde le fourneau! Woua le style!

EMILIE (*idem*) - C'est quoi aux fenêtres?

MAGGY (*idem*). - On a atterri pendant la guerre, quand on devait cacher toutes les lumières.

(*Adrien, en pyjama, entre, tenant une boîte; il en retire une chaussette, puis de la chaussette, il sort une orange qu'il respire longuement*)

ADRIEN. - Mmh, elle sent bon. (*Il la pose sur la table, la manipule tendrement en parlant*). ^{la} va faire la deuxième Saint Nicolas sans orange. Ma petite soeur, elle n'a jamais mangé d'orange de sa vie, alors ce n'est pas un sacrifice de donner la sienne. Elle ne sait pas ce que c'est. Y en a qui la mangent leur orange de la Croix Rouge; ceux qui n'ont personne en Allemagne ou bien des sans-coeurs, qui ne pensent pas aux autres.

Ce que je ne comprends pas, pourquoi on ne garde pas au moins la pelure? ^{la} donne un si bon goût au gâteau à la patate. Il la jette quand même, lui, Parrain Hubert. Mais Maman ne veut pas, elle dit que si on enlève la peau, l'orange va toute se dessécher ou pourrir.

(*Il parle à l'orange*) Tu vas voir ma petite, tu vas partir loin, loin, loin, Tchouf-tchouf-tchouf (*il tourne autour de la table en faisant rouler l'orange*) Verviers! Cologne! Berlin! Schnell! Papire! Tchouf-tchouf! Huit jours en train et puis tu arrives au camp (*il lit sur le colis*) à Nu-rem-berg! Parrain Hubert te tire hors de la chaussette: "*ouf tî! mi p'ti binamé Adrien!*" ^{la}, il va être content. Il en a de la chance, Parrain; Maman dit que non, mais celui qui reçoit (*il fouille le contenu de la boîte*) ...du lard, du chocolat, deux oranges, il a de la chance, un petit peu, non?

L'orange de l'année dernière, elle n'est pas partie, personne ne l'a mangée. Je l'avais donnée pour le colis de mon grand frère et juste avant qu'on aille envoyer le colis, on a reçu le papier qu'il était mort au camp. Papa a repris l'orange; ah, il va me la rendre. Non. Il ne l'a

donnée à personne; les autres affaires du colis, on les a mangées mais pas l'orange. Papa l'a mise sur son établi, dans la baraque. Maintenant, elle a diminué, diminué (*il montre le diamètre*) elle est devenue noire et dure comme du fer. On ne la mangera jamais plus. (*Il remballé l'orange dans la chaussette et le colis tout en disant:*) A mon avis, c'est une orange qui va se garder pendant des siècles comme les momies, ou les têtes *racrapotées* que les Indiens font, là, dans Tintin. (*Il sort en emportant le colis*)

Deuxième tableau

ADRIEN (gamin), CATHERINE, EMILIE

CATHERINE (*en coulisses*). - Eh! T'as vu? C'est Florimont!

EMILIE (*idem*). - Notre vieux voisin? T'es sûre?

CATHERINE (*idem*). - Mais oui, tu ne reconnais pas ses grandes oreilles? Son air de paumé?

EMILIE (*idem*). - Il avait déjà l'air idiot quand il était jeune, alors.

CATHERINE (*idem*). - Si on lui faisait une blague?

EMILIE (*idem*). - Mais par où on passe pour aller là?

CATHERINE (*sort des coulisses, claque des doigts, puis enjambe un fossé imaginaire; elle tient une orange*). - Viens, c'est facile. (*Emilie l'imite; Catherine dépose vite l'orange sur la table en faisant "cht!" à sa soeur, qui la rejoint dans sa cachette contre l'armoire. Adrien rentre.*)

ADRIEN. - !! C'est pas possible! (*Les filles rient, il les voit*) Oh! C'est vous, hein? qui l'avez mise?

CATH. - Prends-la!

ADRIEN. - Et vous?

CATH. - On n'aime pas les oranges, ça coule.

EMILIE. - la plaque.

ADRIEN. - Merci! (*Il cherche des yeux autour de lui*) Vous voulez.... une patate? (*Il en retire deux de la casserole*)

CATH., EMILIE. - Merci... (*Elles ne savent qu'en faire*)

ADRIEN (*respire l'orange*). - Non, je vais la manger demain, *po fé duré l'plèsir*.

CATH., EMILIE. - Nous aussi.

(Les enfants s'observent)

CATH. - Tes parents n'ont plus de sous qu'ils ne peuvent même pas t'acheter une orange pour la Saint-Nicolas?

ADRIEN. - On en a des sous! Seulement maintenant tout est trop cher. Avant la guerre, on avait chacun TROIS oranges dans notre plat, et tout plein de chiques, et un bonhomme; c'était beau, les papiers dorés, les oranges et à côté les petites pommes rouges toutes *relûhantes*, frottées à la *cowenne* de lard.

EMILIE. - Bêêk! j'aime pas le lard!

ADRIEN. - Non, toi? De toutes façons, ça ne se goûte pas sur la pomme.

EMILIE. - J'aime pas les pommes, c'est trop dur.

ADRIEN. - T'as les dents gâtées? Et les gozettes, les rombosses, les beignets, t'aimes pas?

EMILIE. - Si!! Mais on n'en a presque jamais.

ADRIEN. - Je demanderai à ma mère qu'elle vous en fasse après la guerre. Bon, attends, qu'est-ce qu'on avait encore? Ah oui, des noix du Brésil, deux ou trois, et seulement à la Saint-Nicolas, tellement que c'était rare: une drôle de noix en triangle, dure, dure. Rien que le nom: noix du Brésil...

CATH. - Nous, on reçoit dix fois plus que toi, des tonnes de chiques!

EMILIE. - Des Mars, des Bounties, des Léos, des Kinders

ADRIEN. - Nous, on en avait tellement que ma mère devait vider deux grands tiroirs de la garde-robe, elle mettait d'un côté les chocolats, de l'autre les chiques et les bonbons, et on avait droit chaque semaine à un de chaque sorte! Ça fait qu'on en avait encore jusqu'au carnaval!

EMILIE. - Ben nous, après trois jours, on a tout mangé.

ADRIEN. - Et vous n'avez plus rien après, alors, grosses *bièsses*?

EMILIE. - On nous en rachète, tiens, patate!

ADRIEN. - Ouf tî! Et tout le temps ainsi?! Vous *vikez* comme des riches, vous?

EMILIE. - Mais non, papa est ouvrier à Cockerill.

ADRIEN. - Moi aussi, il est ouvrier, mais à l'Espérance. Comment ça se fait que vous pouvez avoir tant de chiques que vous voulez?

EMILIE. - Enfin, pas tant qu'on veut: "arrête, c'est plein de colorants..."

CATH. - ".. Tu vas encore grossir, tu deviens obèse..."

EMILIE. - "C'est très mauvais pour vos dents!"

CATH. - Mais on continue quand même.

ADRIEN. - En plus, nous, on recevait un jouet!

CATH. - UN jouet?

ADRIEN. - Une fois, j'ai reçu un cheval de bois, une autre fois, une marionnette, et puis une forteresse avec des petits soldats!

CATH. - Nous, on reçoit plein de jeux en une fois, des habits, de l'argent, des barbies...

EMILIE. - des Plays mobiles, des Nintindos, des rollers...

ADRIEN. - Ma cousine, elle a même reçu une trottinette!

CATH. - Une trottinette! C'est nul! (*Elles s'en moquent en singeant de la main le mouvement pour la pousser*) Ne-ne-ne! Moi, j'ai eu un VTT.

ADRIEN. - ??

CATH.- Un vélo tout terrain, qui monte partout.

ADRIEN. - Un vélo, à ton âge?

CATH. - Et après? Les autres, ils ont bien des ordinateurs, des..;

ADRIEN. - Mon premier vélo, je l'aurai avec ma première paye, mon père me l'a promis.

CATH. - Ah bon, tu l'auras à 30 ans, alors?

ADRIEN. - A 14 ans! (enfin, si la guerre est finie...)

EMILIE. - Et sinon, avant 14 ans, vous n'avez jamais de vélo?

ADRIEN. - On prend le vélo de notre mère ou n'importe, et il faudrait voir les belles courses de côtes qu'on fait du bas de Seraing jusqu'à l'copette! Et les courses de trottinettes sur le Pont!

EMILIE. - Mais les voitures? C'est dangereux!

ADRIEN. - C'est pas pour une toutes les heures.

CATH (*à sa soeur*). - Si on avait la rue pour nous...

EMILIE. - Cette année, on a demandé une télé pour mettre dans notre chambre.

ADRIEN. - Une télé?

EMILIE. - C'est un appareil, avec des images dedans...

CATH. - Une boîte... C'est comme un cinéma, mais avec un écran ainsi (*elle montre*)

ADRIEN. - On peut regarder sans payer?

CATH. - Oui, des dessins animés, des films, des jeux...

EMILIE. - Hélène et les garçons,

ADRIEN. - Même toute une journée?

CATH., EMILIE. - Oui!

ADRIEN. - Oh! vous en avez de la chance! Mais si l'écran est petit ainsi, tout le monde ne peut pas voir convenablement?

CATH. - Ça ne se regarde pas à beaucoup, puisque tout le monde en a une chez soi, et même deux.

ADRIEN. - On s'amuse mieux quand on est beaucoup. Mais nous autres, Saint-Nicolas nous parlait dans le poste à Seraing-Radio! Il prenait sa lorgnette, qu'il disait, pour regarder les enfants "ah! je vois au n° 12 de la rue Ferrer, le petit René, il doit écouter son Papa sinon..." Au fur et à mesure qu'il approchait de notre rue, je n'en pouvais plus; et un jour, il a dit " rue des Six Bonniers, au n°35, je vois le petit Adrien avec son gilet vert, est-ce qu'il ne devrait pas faire ses devoirs au lieu d'aller jouer? Mais il rend service à sa maman, il aura son cadeau". Il nous voyait pour du bon, on ouvrait des yeux comme des *sarlètes* devant le poste!

CATH. - Comment est-ce qu'il savait que tu avais un gilet vert?

ADRIEN. - Les parents lui avaient dit, hein!

CATH., EMILIE. - Génial...

ADRIEN. - Et les noix! On était à la cuisine, après le souper, dans le noir (mais la *plate-buse* éclairait un peu) ma grand-mère nous racontait une histoire...

EMILIE. - Ta grand mère habitait avec vous?

ADRIEN. - Elle habite toujours, et mon oncle et ma tante et mes deux cousines.

EMILIE. - Vous avez une grande maison?

ADRIEN. - Oui! deux *places* pour chaque ménage! Alors on était là bien gentiment à écouter la grand-mère et tout d'un coup dans la pièce, comme des coups de carabine, on sautait en l'air, c'était des poignées de noix et de noisettes qui pétaient partout; Saint Nicolas! On entendait du bruit dans le *colidor*, on n'osait pas aller voir et la grand-mère regardait par la porte "*dji n'a veyu qui s'rob!*"

CATH. - Ça devait être chouette; mais j'aime pas les noix.

ADRIEN. - Oh?

CATH. - Faut les casser, les nettoyer.

ADRIEN. - Oui, eh ben attends: après, voilà qu'on *toquait* à la fenêtre et on voyait des jouets se balancer dehors contre la vitre: un cheval de bois, ce que j'avais demandé, et un berceau, "c'est pour moi!" qu'elle criait ma cousine. On devenait sot, et puis les jouets remontaient "au ciel", c'était mon père et mon oncle qui les tiraient au bout d'un fil par la fenêtre du grenier.

CATH., EMILIE. - Génial!!

ADRIEN. - On ne pensait plus qu'à ça, on se disait: "est-ce que je les aurai vraiment?" On *transissait*. Alors pour se faire bien voir, on chantait le plus fort qu'on pouvait: "oh grand Saint Nicolas (*Les filles chantent avec lui*) patron des écoliers, apportez-moi des pommes dans mes petits souliers, je serai toujours sage..." Tiens, pourquoi que vous chantez ça, vous n'aimez pas les pommes?

CATH. - Boh? C'est dans la chanson. Nous autres, le soir avant, on décorait la table avec des dentelles en papier, on mettait une assiette avec une carotte pour l'âne...

ADRIEN. - Nous aussi!

CATH. - Et un verre de pèkè...

ADRIEN. - Nous aussi!

EMILIE (*excitée*). - On sautait autour de la table en criant: "Saint-Nicolas va venir! Saint-Nicolas va venir!", (*elle saute, les autres la suivent*) on s'endormait très tard en y pensant très fort et on se réveillait très tôt: alors on voyait la table avec tous les cadeaux! C'était superbe!

ADRIEN. - Nous aussi... C'est dommage, hein, qu'on ne peut plus y croire?

CATH., EMILIE. - Oui...

CATH. - Tu as cru jusque quel âge?

ADRIEN. - Onze ans.

CATH. - Tu as de la chance, moi, vers huit ans, je commençais à me demander ... Y avait trop de Saint Nicolas partout...

ADRIEN. - Ah non, y en a qu'un, au Grand Bazar à Liège. (*Bruit derrière la porte*) Eh! Partez vite, y a quelqu'un. (*Elles s'enfuient*)

Troisième tableau

ADRIEN (gamin), SA MERE puis SA TANTE

(*La mère d'Adrien entre, en chemise de nuit, enveloppée dans un gros châle.*)

LA MERE. - Et què, Adrien Florimont?

ADRIEN. - J'ai été au cabinet, M'an.

LA MERE. - Tu parlais tout seul?

ADRIEN (*sort*). - J'apprenais ma récitation.

LA MERE. - A minuit passé... (*Elle compte les pommes de terre à deux mains dans la casserole*) 2, 4, 6, 8, 10... non; 2, 4, 6, ...12, 14, 15, 15? Il m'en manque quatre.

(*La tante d'Adrien entre pendant que la mère compte; elle porte un manteau sur sa robe de nuit.*)

LA TANTE. - Pas pour rien que les gosses t'appellent "man-mank".

LA MERE. - Il m'en manque quatre. C'est encore Adrien.

LA TANTE. - *Qué vou's*; à son âge, c'est normal.

LA MERE. - Il est tout le temps après ma casserole et il a toujours aussi faim. Rien à faire, les patates sans graisse, ça ne tient pas au corps. ^{la} remplît, mais...

ENSEMBLE. - Ça ne tient pas au corps.

LA TANTE (*elle prend une pomme de terre et la mange*).- M'en manque cinq!

LA MERE. - Eh! vous autres!

LA TANTE. - J'ai entendu parler... Qu'est-ce que tu fais ici au milieu de la nuit?

LA MERE. - Je croyais être tranquille pour préparer le gâteau de la petite et les spéculoos. (*Elle retire d'un tiroir un petit fascicule et lit*) "Friandises sans beurre ni saindoux. GATEAU DE POMMES DE TERRE. Faites cuire une livre de pommes de terre, écrasez-les... Ajoutez 2

jaunes d'oeufs (je les ai!!), 4 ou 5 cuillerées à soupe de sucre (je les ai) puis les 2 blancs battus en neige et du zeste d'orange (on s'en passera). Faites dorer au four." Comment dorer sans graisse?

LA TANTE. - Doré ou pas, la petite aimera bien, tu verras; elle n'a rien connu d'autre. Ce qu'on ne voit pas, on n'y pense pas.

LA MERE. - Les enfants des années maigres.... (*Montrant le fascicule*) Ils me font rigoler: (*elle lit*) "Faites-en quand même! MAYONNAISE SANS OEUF ET SANS HUILE."(*Elle jette le livret sur la table et commence à enlever la pelure des pommes de terre*).

LA TANTE. - Ah, je connais, j'ai la recette aussi. Tu écrases une patate cuite, tu mets du vinaigre, de la moutarde, des épices, tu tournes, tu tournes.

LA MERE. - Et alors?

LA TANTE. - Ça va si tu manges avec les yeux.

LA MERE. - Et tu assaisones une salade de pommes de terre avec.

LA TANTE (*elle prend le livret et le lit en se promenant dans la cuisine*). -" Comment augmenter votre provision de beurre (pour tartines). Mêlez-y soigneusement, devinez quoi? des pommes de terre ou des châtaignes cuites à l'eau et bien écrasées."Oui-oui. La recette du beurre de guerre avec guère de beurre.

LA MERE. - C'est le chapeau du magicien: (*elle puise à chaque annonce une pomme de terre dans la casserole*) patates! mayonnaise! beurre! gâteau! Comment préparer tout sans rien, messieurs-dames! Manque plus que la recette du lard sans cochon.

LA TANTE. - Et celle de la guerre sans tué. (*Elle continue à lire*) ": - "QUEUES DE COCHON FRITES"

LA MERE. - Avec quoi?

LA TANTE. -"COEUR DE BOEUF. Suivre..; on fait alors dorer...

ENSEMBLE. - Avec quoi?

LA TANTE. - "TÉTINE DE VACHE. Coupée en tranches d'un centimètre d'épaisseur... Beuh!

LA MERE. - Tais-toi, c'est délicieux; (*elle vient lire par-dessus son épaule*)"la tétine se fait "dorer" à la poêle et s'accompagne simplement de "sauce maître d'hôtel", "beurre" ou "margarine" maniée de persil ..."

LA TANTE. - Ah les charlatans, ils appellent ça des recettes de guerre!

LA MERE. - Qu'est-ce qu'on peut bien préparer de bon sans graisse?

LA TANTE. - Rien!

LA MERE. - Les potées sans lard ni saindoux.

LA TANTE. - C'est de l'eau!

LA MERE. - Les grosses soupes sans graisse.

LA TANTE. - De l'eau!

LA MERE. - *Le matoufait, les bouquêtes, la fricassée aux pommes, enfin tout. (Sérieuse) C'est terrible, à manger maigre ainsi, il me semble que je me dilue à l'intérieur, que je flotte.*

LA TANTE (*secouant son manteau sur elle*).- Moi aussi. Sept kilos de moins depuis le début de la guerre. Sans graisse, les femmes ne valent rien non plus, Jules rouspète parce que je ne lui remplis plus les mains.

LA MERE. - Plus besoin du corset Guillaume pour avoir... (*elle attrape sa soeur par la taille, elles valsent en chantant la publicité:*)

ENSEMBLE. - Une taille fine, fine, fine, fine, au magasin-in, Guillaume à S'raing-in; une taille fine, fine, fine, fine, c'est vraiment bien, ouh-là, y a pas mieux qu'ça!

LA MERE. - Après la guerre, je te jure que mes gosses auront du lard tous les jours, et du pain blanc avec du beurre, et du chocolat pour manger avec!

LA TANTE. - Moi, ce sera du poulet.

LA MERE. - Du poulet, toi?

LA TANTE. - Tu te souviens du poulet que Maman faisait quand c'était fête? Doré, croustillant... Je rêve parfois dans mon lit que la guerre est finie et que je mange du poulet tous les jours.

LA MERE. - Tant que tu y es, un jour poulet, un jour rôti de veau, et tu rouleras en voiture et tu épouseras le roi du pétrole.

LA TANTE (*frissonne*). - Bouououh! En attendant, je retourne au chaud près de mon roi de la patate. (*Elle va pour sortir, puis revient chiper une pomme de terre*) Pardon, mon coeur! (*Elle se sauve*).

LA MERE. - Elle a toujours eu le goût du luxe, ma soeur.

Noir.

SCENE 5

MAGGY, ANITA, CATHERINE, EMILIE

La cuisine de Maggy

ANITA. - Eh bien?

MAGGY. - Eh bien quoi? Ils me font pitié, ces pauvres gens!

ANITA. - Moi, ils me font envie! Au moins, on savait partager, prendre la vie du bon côté. Dire qu'on pourrait vivre si simplement, sans gaspiller, sans se jalouser, et savoir qu'on peut compter sur l'entourage... Si notre époque avait conservé ces valeurs-là, Adrien ne se serait jamais suicidé. Quand il a écrit son livre, il a voulu nous dire: Stop! Ne courez plus comme des fous, prenez le temps de vous retourner deux minutes: vous n'avez rien perdu de précieux en chemin?

MAGGY.- C'est vrai, ils avaient l'air joyeux, et il y avait une certaine solidarité. Mais c'était la guerre enfin, vous n'allez pas me dire que c'était le paradis? Et puis, ils n'avaient pas le choix de vivre autrement, ils ne connaissaient rien d'autre. Maintenant qu'on a du poulet tous les jours, et toutes les facilités imaginables, on serait bêtes de ne pas en profiter. On ne va quand même pas faire marche arrière.

ANITA.- Je n'en sais rien. En tout cas, moi... Je vais sûrement me retrouver au chômage? Et bien, ce ne sera pas la fin du monde; que du contraire. De toute façon, j'aurai encore plus avec mes allocations de chômage que la famille d'Adrien avant guerre, on l'a calculé avec Papa. Et au moins...

MAGGY (*la coupe*). - Ne nous battons plus pour l'emploi alors, et tout le monde sera heureux!

ANITA. - Et au moins, je pourrai faire tout ce que je ratais à cause du boulot: j'irai promener avec mon père, profiter de la nature, depuis le temps... j'aiderai le comité de quartier quand ils ont besoin, ce n'est pas la besogne qui manque, là-bas. Et les facilités, on s'en passera.

MAGGY. - Vous, vous! Mais allez un peu dire ça à tous ceux qui sont sans emploi, c'est indécent!

ANITA. - Parce qu'avec toutes vos "facilités", les poulets aux hormones, les cuisines équipées

supersoniques, les bagnoles, la télé, les ordinateurs et tout le tremblement, avec ça, on vit comment? Comme des abrutis, comme des robots; elles nous bouffent tout crus, les facilités. J'en ai beaucoup moins que vous, mais c'est encore trop, je sens qu'un de ces quatre, je vais les flanquer par la fenêtre! (*Elle tend la main à Maggy*).

MAGGY. - Moi, si je ne les avais pas, comment est-ce que je pourrais aller travailler à l'extérieur, et avoir mes activités syndicales? Vous êtes pour la femme au foyer, alors; vous êtes vraiment pour tous les vieux machins! (*Anita sort*) Enfin, bonne chance quand même pour le livre d'Adrien!

ANITA (*en coulisses*). - Je finirai par découvrir quelque chose, vous verrez.

CATH. - Maman, pourquoi vous ne nous avez jamais lancé des noix?

MAGGY. - 'la, c'est le bouquet! 'la vaut la peine de se décarcasser pour leur payer des belles Saint-Nicolas! Trois oranges et deux pommes, voilà ce que vous aurez la prochaine fois.

Noir.

SCENE 6

ANITA, LAURENT.

La bibliothèque publique.

ANITA. - C'est vous, le bibliothécaire?

LAURENT. - Jusqu'à présent....

ANITA. - Excusez-moi; je viens seulement pour un renseignement. Est-ce que vous connaissiez M. Adrien Florimont?

LAURENT. - Mais oui, c'était un habitué.

ANITA. - Ah, vous êtes au courant?

LAURENT. - Il était en retard pour ramener ses ouvrages, je commençais à m'inquiéter, un voisin les a rapportés et m'a raconté le drame.

ANITA. - Il lisait beaucoup?

LAURENT. - Lire, si on peut appeler ça lire: il prenait plein de livres, il lisait un petit bout, il les remettait ou il les laissait là et je pouvais ranger derrière lui.

ANITA. - Il n'avait pas d'éducation.

LAURENT. - Vous vous trompez, c'était important pour lui, l'éducation. Il faisait attention à sa façon de parler, de s'habiller; le résultat était parfois bizarre, à côté de mots wallons il remplaçait des mots compliqués qu'il avait appris, ou il portait un vieux costume usé avec des souliers en cuir vernis très chers.

ANITA. - Un doux dingue?

LAURENT. - Mais qu'est-ce que vous me voulez? Est-ce que je vous demande si vous avez lu le dernier Goncourt?

ANITA. - Je suis aide-soignante, je l'ai connu à l'hôpital; le personnage m'a intriguée, je cherche à mieux le situer. Et comme il m'avait parlé de vous...

LAURENT. - C'est vrai? Ça me fait quelque chose. C'est la première personne avec qui j'ai eu des liens ici. On a eu des disputes mais aussi des bonnes rigolades. Je crois qu'il aimait bien venir, et j'aimais bien qu'il vienne.

ANITA. - Il devait vous casser les pieds?

LAURENT. - J'ai eu des ennuis avec lui, c'est vrai: quand il n'était pas d'accord avec ce qu'il lisait, il notait ses corrections dans le texte, ou il barrait carrément des phrases qui ne lui plaisaient pas! C'était un autodidacte différent des autres, un contestataire. Il ne croyait pas tout ce qu'il lisait, il disait: "le papier se laisse écrire". Attendez, je pense que j'ai quelque chose d'intéressant à vous montrer. (*Il sort et revient avec un ouvrage*) "Histoire des rues de Seraing". C'est un livre qui a joué un grand rôle à la fin de sa vie: le seul livre qu'il ait lu en entier. Il l'a gardé six mois. Il l'emportait comme un bréviaire, de chez lui jusqu'au bureau de pointage, il le consultait sous les plaques indicatrices des rues; il a tellement ajouté de détours à son trajet que finalement, il mettait deux heures aller et retour. Il s'appelait lui-même un "collectionneur de rues".

ANITA. - C'est bien de lui, il aimait les rues! C'était un enfant des rues, d'ailleurs, mais à son époque, ça ne voulait pas dire mal élevé; les adultes du quartier se mêlaient tous de leur éducation. La rue et la famille n'étaient pas coupées comme maintenant. Il trouvait que les rues étaient devenues si froides; peut-être qu'en apprenant leur histoire, il les réchauffait?

LAURENT. - Je n'aurais pas pensé à cela.

ANITA. - Il vous a montré le livre qu'il avait écrit?

LAURENT. - Ouah là! Je la voyais venir... C'est une histoire tellement étrange, Madame.

ANITA. - Il en est mort, probablement. Vous savez, on a égaré le livre à l'hôpital, et à part moi, personne n'a cru que ce livre existait.

Laurent. - Il existait.

ANITA (*avec feu*).- Vous l'avez lu? C'était bien?

LAURENT. - C'était... à part, cela ne ressemblait à rien de ce qu'il y a ici. C'était un objet brut avec un cœur dedans.

ANITA. - Comme lui, alors! Et il n'y a nulle part une copie? (*Laurent fait signe que non*). Tant pis, je vais quand même le faire savoir partout où je pourrai, partout. Ils vont m'entendre, à l'hôpital! Je peux dire que ça vient de vous, au moins?

LAURENT (*ennuyé*). - Heu, oui, tant qu'on y est.

ANITA. - Merci. Je me sens soulagée, quelle affaire! J'ai essayé de vous piéger, tantôt; j'en avais

marre, je ne faisais que rencontrer des gens qui ne comprenaient rien à ce qu'Adrien était. Alors qu'on y est, comme vous dites, vous ne pourriez pas m'aider à écrire un article sur lui? Il n'y a plus que nous pour défendre sa mémoire.

LAURENT. - Ben, euh, si vous le demandez si gentiment...

ANITA. - Je peux revenir demain?

LAURENT. - Après la fermeture, oui.

ANITA (*elle veut lui donner la main*). - Merci, à demain.

LAURENT. - Attendez! Je ne vous ai pas tout dit, j'avais peur de vous décevoir, vous m'avez encore piégé. Il faut que je vous raconte exactement comment les choses se sont passées.

Un jour, Adrien m'a annoncé qu'il avait écrit un livre. Je n'y croyais pas. Il m'en a parlé pendant plusieurs semaines, sans me le donner. Il racontait une anecdote, puis une autre, il a fini par me rendre curieux. J'ai insisté pour qu'il me le montre. Je me souviendrai toujours quand il m'a apporté un petit paquet bien emballé, bien ficelé, le temps que je l'ouvre, Adrien était déjà loin. A l'intérieur, j'ai trouvé un bête cahier de brouillon avec QUATRE pages écrites - quatre pages, c'est tout. Et quasiment du petit nègre, des bouts de phrase à la queue leu leu, rien de construit, des mots sautés partout, pas de ponctuation; l'orthographe... Enfin, presque illisible!

ANITA. - Qu'est-ce que vous avez fait?

LAURENT. - J'étais embêté; je lui ai rendu le cahier en conseillant d'étoffer, ajouter les épisodes qu'il m'avait racontés mais pour lui, non, tout était déjà dedans, il avait l'air très content de son texte.

Malgré tout, il m'en reste une bribe, qui fait rêver: "on logeait à l'étroit mais la rue était à nous".

ANITA. - On logeait à l'étroit mais la rue était à nous? C'est joli...

LAURENT. - Une fois que c'est traduit, oui; mais quelle panade!

ANITA. - Faut pas s'arrêter à ça. A mon avis, pour lui, chaque bout de phrase, chaque mot qu'il se donnait le mal d'écrire, c'était comme une formule magique, ou une commande d'ordinateur si vous préférez - quand il le lisait, clic! une sorte de miracle se faisait en lui, des morceaux du passé se mettaient à défiler dans sa tête, défiler, défiler, comme sur un écran, avec tous leurs détails, toute leur ambiance. Il avait raison, en un sens, dans ses quatre pages, il y avait un livre. Il suffisait de connaître le mode d'emploi.

LAURENT. - Je n'aurais pas pensé à cela.

ANITA. - Rien que ce petit bout de phrase "on logeait à l'étroit mais la rue était à nous", ça contient tout un spectacle...

Noir.

SCENE 7

ADELINE, COLIN, LUCIE, ROGER, VALENTINE

Une rue de Seraing en 1936

Premier tableau

Noir

LUCIE et VALENTINE (*chantent en faisant sauter la poupée*). - Bijou d'aca-jou; caramel de mon - coeur; machine à va-peur; roule sur mon - coeur!

COLIN, ROGER, ADELINE (*jouent à collin-maillard*). - Un! Deux! Trois! (*ils font tourner Adeline; lumière*) Quatre! Cinq! Six! Sept!

COLIN. - Ici!

ROGER. - Adeline! Ici!

(Colin chipe la poupée, les petites courent après lui en criant: Adeline!)

ADELINE. - Laisse mes petites soeurs tranquilles! (*elle leur rend la poupée, les jeux reprennent*)

LUCIE. - Eh! Y a un homme qui prend une photo! Venez vite! On va nous prendre en photo!

ADELINE. - C'est pour une carte postale, sûrement.

(Les jeunes se groupent; Colin veut se mettre devant Roger, qui va se planter de l'autre côté. Colin fait les cornes à Adeline. Ils sourient tous.)

LE PHOTOGRAPHE (*off*).- Ne bougeons plus! Le petit oiseau va sortir! (*Adeline bouge*) Eh là! on a encore bougé! (*Les enfants perdent presque tous le sourire, air têtu*) Ca y est!

(Noir. Les enfants s'égaillent en criant. Lumière et musique de Seraing Radio. Apparition du décor.)

Deuxième tableau

ROGER *(fier)*. - Y a toujours quelque chose à voir, dans notre rue; c'est comme au cinéma!

ADELINÉ. - Les hommes qui vont au travail!

LUCIE *(en coulisse)*.- *Kimin va's, Colin!?* *(le groupe entre en scène, joyeux)* Ta femme a dit oui, ce coup-ci?

COLIN.- Ca ne se voit pas?

ADELINÉ. - *Ayayaïe, les feumes, valet!*

ROGER *(accourt le dernier)*.- Y a mes *colons* qui ont eu des jeunes! Qu'i sont beaux! *(Ils sortent)*

LUCIE.- Les hommes qui reviennent du travail!

ROGER *(file en tête)*.- *Dji m'rafeye di r'vèye mès p'tits colons!*

(Le groupe entre en scène, abattu)

COLIN *(arrête le groupe)*.- On est bien d'accord, camarades: on a toujours fait 10 bennes, on n'en fera pas une de plus!

ADELINÉ. - *Mâssî injényeûr!*

LUCIE. - On s'fait déjà assez crever ainsi! *(Ils sortent)*

ROGER . - Les hommes qui reviennent du café - en revenant du travail!
(Colin traverse en chantant et tanguant. Ensuite, regroupement au fond de la scène; Roger tient le drapeau rouge.)

COLIN *(armé d'une baguette)*.- Les hommes qui refusent de travailler!

(La manifestation marche sur lui et s'arrête en face de lui)

COLIN. - Dispersez-vous!

ADELINÉ. - *Mâva tchin!*

LUCIE. - *Vindou!*

ROGER. - *Mâssite bièsse!*

COLIN. - Dispersez-vous! Les rassemblements sont interdits sur la commune de Seraing!

TOUS (*chantent*). - C'est la lutte finale, groupons-nous et demain, l'internationale...

COLIN. - A mon commandement, chaaaargez!

TOUS. - Sera le genre humain! (*ils s'enfuient quand Colin charge, ils ramassent des pierres, les lancent en criant et quittent la scène*)

ROGER. - Si on gagne, on aura les congés payés comme les riches! Mais on ne se bat pas tous les jours, dans notre rue: y a des affaires plus *mamées*.

Troisième tableau

(*En coulisse, ils chantent doucement, lentement: ave, ave, ave Maria; la procession sort, le chant monte, on jette des fleurs, on prie, en exagérant le rituel. Sortie et poursuite du chant en coulisse, decrescendo*)

Quatrième tableau.

ROGER (*fier*). - Dans notre rue, on a l'eau potable!... Et la gazette, vous allez voir! (*il regarde l'heure à l'église*) Bon: six heures du soir.

LUCIE (*en coulisse*).- J'vais à l'pompe, hein, vî cou! (*arrivée à la pompe, elle fouille ses poches*) Va 's co arawer, dj'a roûvî m 'clé! (*elle retourne la chercher, tourne l'écrou, attend que la cruche se remplisse. Arrivée d'Adeline, embrassades.*)

ADELINE.- Et comment que ça va? Et les gosses?

LUCIE. - Ne m'en parle pas! Hier, je leur avais dit de rentrer à 8 heures; tu ne sais pas à quelle heure ils sont rentrés? A huit heures une!!! Et tout déchirés! Si ça recommence aujourd'hui, tant pis pour eux: je les renferme!

ADELINE. - Et moi, ma grande qui veut déjà aller au cinéma toute seule, à 17 ans!

LUCIE. - Fais attention, ne la laisse pas aller, parce que c'est vite arrivé (*elle fait le gros ventre*) comme la fille à Jeannette...

ADELINE. - C'est pas vrai?!

LUCIE. - Si! Ne le répète pas, hein?

ADELINE. - Non, non! Et comment que? (*elles se rapprochent pour chuchoter puis s'exclament: oh yayaïe!*)

ROGER (*avec un seau*). - Bonjour!

LUCIE, ADELINE (*hypocrites*).- Bonjour, m'fi.

LUCIE. - C'est bien ça, il aide sa maman.

ADELINE. - Elle ne vient jamais près de nous, sa maman.

ROGER. - Elle fait la lessive, elle est fatiguée. (*Il part*)

ADELINE. - Celle-là! Tu ne sais pas ce qu'elle a dit?

LUCIE. - Non? (*Même jeu des commères*)

LUCIE. - Tu m'as fait un choc au coeur!

ROGER. - Huit heures du soir.

LUCIE. - Il faut que je rentre, Jules va encore dire que je traîne. (*Elles se séparent*)

Cinquième tableau

ROGER (*traverse en tenant le seau hygiénique et se bouche le nez*). - L'égout aussi est dans notre rue (*il verse le seau*) et vlâch! dans le bac!

Sixième tableau

(*Les jeunes envahissent la scène en criant:*)

LUCIE. - Boûr! Makeye!

VALENTINE. - Vis fièrs! Clicotes!

COLIN. - Sâvion!

ADELINE. - Lècè, frisse lècè!

ROGER. - Cûtès peûres!

(*Ils crient moins fort pendant que certains viennent à tour de rôle vanter leurs marchandises au public*)

LUCIE (*se moque*). - Achetez mon beurre, du bon beurre, jamais de margarine dedans, je le jure sur la tête de mes enfants!

ADELINÉ (*idem*). - Achetez mon lait! de mes bonnes vaches à Bonnelles! jamais d'eau dedans, je le jure sur la tête de ma maman!

COLIN. - On lave plus blanc *avou m' sâvion*, allez là, allez les petites ménagères!

(On entend la trompette; les enfants se figent, crient tous: la glace!! et se précipitent vers le public, main tendue: un sous, maman, un petit sous! Dès qu'ils le reçoivent, ils foncent en coulisse)

Septième tableau

LUCIE. - Et puis y a nous autres qui s'amuse, dans notre rue!

(Comptine: c'est Marie qu'a les plus beaux yeux, c'est Joseph son amoureux; quand il la voit, il la caresse, en lui disant "ma p'tite maîtresse"; dans un an, i s'marieront, dans deux ans, i z'auront des enfants, qui crieront "papa! maman!")

COLIN (*s'ennuyant, traverse la scène*)

ROGER. - Eh! Colin! Qu'est-ce que tu fais?

COLIN. - Je m'embête.

ROGER. - Moi aussi. Si on allait sonner aux portes?

COLIN. - Bo, on l'a déjà fait hier.... Si on mélangeait les poubelles?

ROGER. - AH-AH-AH, les poubelles, elles ne passent pas le mardi...

ADELINÉ. - Qu'est-ce que vous faites?

COLIN, ROGER. - Devine?

ADELINÉ. - J'ai une idée. *(Ils chuchotent entre eux, très excités tout à coup)*

ROGER. - Oui, mais chez qui?

COLIN. - Chez la vieille Mauricette, comme d'habitude!

(Ils se mettent à chercher par terre)

ADELINÉ. - En voilà une belle!

ROGER. - Non, trop sèche. Attendez, celle-ci, elle est juste à point (*avec la baguette de Colin, il va barbouiller la clenche*)

COLIN. - Mets bien en dessous, pour qu'elle ne le voie pas! Attention, la vlà! (*ils courent se cacher, Lucie s'amène*)

LUCIE. - Un bois, sur mon seuil? (*elle shoote dedans*) Encore les enfants... (*Elle touche la clenche, regarde sa main*) Qu'est-ce qu'y a sur ma clinche, donc? (*elle renifle*) Du stron!! (*elle frotte sa main sur le tablier; les gosses éclatent de rire et s'enfuient*) Sales gamins de merde!! (*elle leur court après. La même comptine est chantée.*)

Huitième tableau

COLIN (*en coulisse*). - Si, Roger, vas-y!

ADELIN (*idem*).- Allez, vas-y!

ROGER (*idem*). - Pas tout seul, quand même!

ADELIN (*idem*). - On va avec toi!

(*Ils sortent, Roger au centre avec le drapeau blanc, les autres avec les couvercles de casserole*)

ROGER (*s'avance*).- Eh, vous autres, là-bas, la bande de la rue aux Pierres ! On vous attend demain, derrière le terril, à ... deux heures!

COLIN (*à Roger*). - A trois heures!

ROGER. - A trois heures, et y a pas de quoi rire! (*il recule*) On verra si vous êtes des hommes! Compris! (*les trois se retirent à reculons; en coulisses, cris: on les aura! on leur pèlera le cul!*)

ADELIN.- Ca va être quelque chose! Y aura encore du sang, des habits déchirés...

LUCIE. - Et une belle danse quand y seront rentrés à la maison! Je me rafie d'être demain!

Neuvième tableau

ADELIN.- Et puis, y a la fête, dans notre rue, trois fois par an!!

(*Musique foraine; les enfant sortent de chez eux, s'appellent, s'avancent, ravis, en se montrant les uns aux autres les attractions.*)

LUCIE. - Moi, je vais sur le galopant!

TOUS. - Moi aussi! (*Ils montent sur les chevaux de bois et tournent deux ou trois tours; Colin descend le premier:*)

COLIN. - Adeline! (*elle descend du manège, les autres tournent encore un peu*) Si on allait sur les auto-scooters, "stroukî le grand Bèbert"?

ADELINE. - D'accord!

COLIN. - T'as des sous? Moi, je n'en ai plus.

ADELINE. - T'en as déjà plus?! Et on n'est que le premier jour! (*fière*) Regarde, moi, tout ce que j'ai ; depuis six mois, que j'économise!

COLIN. - Oui mais, à quelles fêtes que tu vas?

ADELINE. - Ben, à la grande, à la troisième et à celle-ci.

COLIN. - Oh! Que çà? J'ai compris. Moi, je vais à nos trois fêtes, à la petite fête de l'Abè, à la grande fête de l'Abè, à la grande fête du Biez du Moulin, à la petite fête de la Chatqueue, à la grande fête du petit Pont, à la moyenne fête du moyen Pont, à la petite fête du grand Pont, alors tu vois, quand est-ce que j'aurais le temps d'économiser?

ADELINE. - C'est bon, je te donnerai un ticket (*ils partent*)

(*Roger regarde tourner le manège; derrière lui, Adeline tire ses petites soeurs qui veulent s'arrêter partout. Elles se plantent à l'avant-scène, en se montrant des choses du doigt; Roger les aperçoit, s'approche timidement*)

ROGER. - Bonjour! Tu viens faire un tour sur la chenille avec moi?

LUCIE, VALENTINE. - Oh oui!

ADELINE (*les tire en arrière*).- Non, vous êtes trop petites, Maman ne veut pas.

ROGER. - Toi, tu veux bien?

ADELINE. - Moi? (*elle fait des manières*)

LUCIE. - Maman ne veut pas!

ADELINE (*tire sa soeur en arrière*).- Tais-toi. Oui mais, j'ai peur dans le noir...

ROGER. - Je serai avec toi.

ADELINE. - Et dans les tournants, j'ai mal au coeur...

ROGER. - Je te tiendrai.

ADELINE. - Ah non. Et puis, Maman dit que les garçons en profitent pour embrasser, dans le noir...

ROGER. - Pas moi, tu me connais bien!

ADELINE. - Promis?

ROGER. - Juré!

ADELINE. - Ca va, alors.

LUCIE, VALENTINE. - On y va!

ADELINE. - Non, que j'ai dit. Tenez, voilà des sous pour acheter des chiques!

LUCIE (*fâchée*).- Moi, je veux aller avec vous!

VALENTINE. - Moi aussi!

ROGER. - Regarde, encore des sous pour aller sur le carrousel. (*Adeline remballa les petites et part avec Roger. Elle rentre seule, les petites courent vers elle*)

LUCIE. - Qu'est-ce qu'il t'a fait?

ADELINE. - Ca ne te regarde pas.

LUCIE. - Oh lala, tu boudes?

VALENTINE. - Tu boudes?

LUCIE.- Qu'est-ce qu'il t'a fait, dis-le?

VALENTINE. - Dis-le!

ADELINE (*vexée*).- Rien, justement, c'est une grosse *bièsse*; allez, on s'en va!

Noir.

(Musique de Seraing Radio et retour des enfants, puis des adultes pour la photo finale.)

Le livre d'Adrien

Luce Minet

Les parkings sont à des kilomètres de l'entrée; il y a plusieurs entrées, plusieurs ailes, plusieurs rez-de-chaussée (le bâtiment est construit sur une forte déclive), les indications murales jouent aux devinettes.

Dans le labyrinthe, les gens cheminent avec bonne volonté d'une erreur à l'autre; de toute façon, on n'est pas ici pour rigoler.

Les hôpitaux voient trop grand ou trop petit. Les cinq salons d'accueil de la morgue sont bourrés. Des groupes piétinent dans les couloirs.

- C'est ici pour Monsieur Florimont ? Oui ?

Le gros type en transpiration n'arrive pas à y croire. "C'est bien ici ? Monsieur Adrien Florimont ?" L'employé daigne hocher encore la tête, les yeux mi-clos, avec la gravité condescendante du chameau. "C'est ici, alors" répète le gros, toujours pas convaincu. Au départ, on s'attend à trouver rapidement et puis après un quart d'heure de vasouillage, on s'attend à se tromper. "Patiencez s'il vous plaît, on vous appellera." La mine ahurie du gros s'éclaire: il va pouvoir employer son trop plein d'endurance.

Une petite femme brune s'arrête devant la porte et lit le carton; l'employé s'empresse: "Pour Monsieur Florimont ? Patientez ici, Madame, on vous appellera." Il lui subtilise son bouquet de roses.

- Vous êtes de la famille, sans doute ? Mes condoléances, dit le gros en tendant la main.

- Non, non, pas du tout. Je l'ai à peine connu, en réalité; je suis aide-soignante, et je me suis permis..." Avec un sourire pareil, elle a dix ans de moins.

- Ah c'est bien, c'est très bien à vous, surtout qu'il n'aura pas grand monde, hein, le malheureux... Je suis son voisin, oui-oui. Figurez-vous qu'on a appris ça hier, dans le journal. On ne le voyait plus depuis quelques jours mais on n'aurait jamais... Enfin, je suis venu... ??" Il laisse en suspens des tonnes de sous-entendus. Sa femme n'était pas d'accord; il est venu, mais sans fleurs.

Des portes s'ouvrent et se ferment, des groupes se succèdent, un troupeau d'énormes couronnes enfile le couloir dans un chuchotis affairé: "Attention, s'il vous plaît, pardon, pardon." Elles frôlent au passage la bedaine du voisin; la petite femme se baisse pour ramasser un oeillet décapité.

Deux hommes débouchent à vive allure, les dépassent en bavardant puis reviennent aussitôt sur leurs pas: "Eh! Oh ! minute, c'est là !" Le plus jeune a découvert le carton et retient son compagnon par le bras. Leur animation tranche sur le maintien figé des autres. Le plus jeune s'adresse directement à la petite dame:

- Pour Adrien Florimont, s'il vous plaît, la cérémonie n'est pas commencée?" L'employé s'éloigne, vexé.
- Non, non; il paraît qu'on nous appellera.
- Mais quel bordel, soupire le jeune, soulagé.
- Excusez-moi, dit le plus âgé, vous êtes de la famille ? Toutes mes condoléances.

Là-dessus, méli-mélo de poignées de main mal assurées et de présentations désordonnées. Ce sont deux camarades de travail du défunt; "enfin, je suis venu ??" répète le voisin, étourdi par les événements.

- Lui, c'est Robert, moi c'est Max, enchaîne le plus jeune, et vous ?
- Anita, dit-elle gaiement.
- José, dit le voisin.

Max dégage une cordialité contagieuse un peu canaille, avec ses cheveux impétueux et son deux pièces en jeans. Robert porte un foulard de soie, des vêtements bien coupés, il sent bon à deux mètres, mais il en faudrait beaucoup plus pour le transformer en vieux beau. Sa densité plébéienne le protège de ce travers. A eux deux, ils tirent l'oeil. Dans leur dos, Anita remarque enfin un bonhomme rougeaud qui les contemple avec perplexité. Max se retourne:

- Vous venez aussi pour Adrien ?
- Pour Adrien, oui." Le type roule les r à la flamande.
- Vous n'êtes pas parent non plus ? dit José.
- Oui, oui, je suis cousin de loin, comment vous dites ? bredouille le Flamand, encore plus rouge.
- Eloigné, glisse Anita, un cousin 'éloigné'.
- Eloigné, dit le Flamand docilement. "Condoléances, condoléances", murmure le groupe. José se charge des présentations. Le cousin va de surprise en surprise.
- Camarades de travail ?
- Cockerill, dit Max.
- Cockerill ?
- La sidérurgie, Monsieur, dit Anita, qui lance un regard d'intelligence aux deux compères. Max apprécie qu'elle ait saisi à qui elle avait affaire, tandis que l'autre bouseux...
- Dix mille ouvriers, dit-il négligemment.

Robert rectifie pour ses souliers:

- A peine huit mille.
- Adrien était chômeur depuis deux ans. Vous allez vendre la maison ? dit José sans le moindre tact.
- Vendre, oui. Mais il y a 'un' hypothèque, grimace le cousin.

José compatit et se prépare à demander combien il escompte de

cette vieille baraque, quand l'employé les interrompt.

Ils entrent dans la pièce exigüe; les boots ferrés de Max résonnent sur le dallage. Au-dessus du cercueil, le bouquet de roses de jardin se fane à côté d'une gerbe de fleurs en plastique. Une minute de recueillement, cinq mesures de musique et on vide les lieux. Au suivant.

- Le corbillard se présentera à la porte C, murmure l'employé.

C'est la panique. Chacun court à son parking. Anita se joint à Max et Robert qu'elle pilote dans les corridors sournois. Max s'installe au volant, tout excité par la corrida.

- Bon, c'est par où ?

- A gauche, dit Anita qui confond la gauche et la droite, et les fourvoie dans un interminable sens unique. Quand ils atteignent la porte C, un corbillard démarre lentement, un employé agite la main dans leur direction; d'autres corbillards les croisent.

- C'était moins une, dit Max joyeusement.

- Et le voisin ? dit Robert.

- Il suit, ça va, annonce Anita, il était déjà là.

- Et le cousin ?

- Je vois pas le cousin, dit Anita en se tortillant à l'arrière, il y a une autre voiture après celle de José, il est peut-être derrière.

- Tu paries qu'il est toujours en train de chercher sa bagnole ? pouffe Max.

- Ils exagèrent, dit Robert, ça devient indécent.

- La rationalisation, mon gars, dit Max. Anita rit et l'habitacle se remplit de complicité. Elle respire l'oeillet à petits coups gourmands.

Derrière eux, José klaxonne, clignote des phares, les incite du doigt à se garer.

- Qu'est-ce qu'il veut, le gros lard ? dit Max.

- Gare-toi, y a quelque chose, dit Robert.

- C'est ça, et je perds le corbillard ?

- Attends le prochain feu rouge.

José a compris la mimique d'Anita et se range à leur hauteur; il baisse la vitre et crie:

- C'est pas le bon ! Le corbillard ! On part sur le cimetière de la Cense Rouge et Adrien doit aller dans le cimetière de la Bergerie, où il y a la tombe de sa mère.

Le feu passe au vert, Max hypnotisé par le corbillard continue à le suivre. José secoue la tête, découragé.

- C'est pas possible ! Ils se foutent du monde ! explose Max.

- Tant pis, c'est trop tard; on verra bien, dit Robert.

- Purée de merde, répond Max. Pardon, ajoute-t-il de mauvaise grâce pour Anita.

C'est très pénible de rouler ainsi pendant dix minutes. Quand la voiture s'arrête devant les grilles du cimetière de la Cense Rouge, les deux hommes tardent à descendre. A côté d'eux, José attend d'un air fatidique, résolument accroché à son volant. "C'est pour ma pomme", pense Anita; elle ouvre la portière et se dirige vers les types du corbillard. Elle les interroge et revient en hâte en faisant "non".

- Qu'est-ce que je disais ! conclut José qui flanque une grande claque sur le volant.

- On file à la Bergerie, jette Max. Les pneus crissent dans le gravier et les rues se succèdent à toute vitesse. Robert se cramponne à la ceinture de sécurité; il n'aime pas ça.

- Il paraît que c'est assez fréquent, dit-elle pour les apaiser; mais la tension ne baisse pas d'un cran.

- Deuxième station, grogne Max en freinant méchamment sur le parking de la Bergerie. "Comment on va le retrouver maintenant, l'enterrement est sûrement déjà expédié..."

José s'extrait dignement de son siège et rallie le groupe indécis:

- Comment le retrouver, maintenant, geint-il; il me semblait bien tantôt que... Sous le regard noir de Max, il ravale la suite.

Anita a disparu dans la loge du concierge et en rapporte le précieux renseignement: dixième allée à droite. "Pourquoi est-ce au-dessus de leurs forces d'avoir l'air con ? C'est bon pour les femmes", pense-t-elle sans amertume pendant qu'ils progressent lentement entre les tombes et comptent les allées.

- Qu'est-ce que le cousin se sera dit..., suppute José, embêté d'avoir dû rompre trop vite le contact.

- Voilà, dit soudain Robert.

Sur le monticule de terre fraîche, ils reconnaissent avec émotion les roses et la gerbe. Ils oublient complètement les séquences burlesques et crispantes qu'ils viennent de traverser et l'image d'Adrien s'impose à eux. Quatre images tellement différentes qu'ils en oublient aussi la présence des autres et que chacun reste planté là pour son propre compte, sous le soleil. Anita pique distraitement l'oeillet dans le tertre.

- Allez ! commande Max, et il prend la tête de la retraite, à grandes enjambées allègres. "Il ne lui manque que le drapeau", se dit Robert.

Le groupe s'est ressoudé et il n'est pas question de se disperser sans aller boire un verre ensemble.

* *
*

- Franchement, je n'ai jamais vu un enterrement ainsi..., dit José, jamais. Cinq personnes et là-dedans, quatre étrangers - et encore, j'ai bien failli ne pas venir. Je suis venu... ?

- Nous aussi, on a failli ne pas venir, le contremaître chicanait sur le bon de sortie. J'ai lu l'article ce matin, par hasard, dit Robert.

- 'Drame de la solitude', énonce José. C'est juste. Seulement, s'il ne s'était pas renfermé une fois qu'il a été au chômage... Il était trop fier, il ne se laissait plus inviter, il n'allait plus aux "4 as", il ne jouait même plus au billard - parce qu'il n'avait plus les moyens de payer les tournées comme avant. Il filait en rue comme un fantôme, il ne parlait plus à personne.

- Dans 'La Meuse', ils en avaient contre l'hôpital, dit Robert; 'négligence coupable' ou je ne sais quoi. Normalement, on aurait dû le mettre dans la section psychiatrique où les fenêtres sont condamnées.

- On allait justement le transférer en neuropsychiatrie, dit Anita.

- D'après 'La Meuse', il y avait déjà eu deux tentatives de suicide.

- Jamais deux sans trois, dit José.

- La première, on n'en savait rien, continue Anita. C'était il y a six mois, avec des tranquillisants et on l'avait transporté à Saint-Joseph.

- Et à moi, il disait qu'il avait eu une intoxication alimentaire, coupe José.

- Quand il est entré chez nous aux urgences, la semaine dernière, il avait l'épaule démise, trois côtes cassées et des blessures à la tête. Il s'était jeté carrément sous une voiture; enfin, d'après le conducteur, parce que lui ne se rappelait rien. On l'a placé en gastro, il n'y avait pas de place ailleurs.

- Quel jour, la semaine dernière ? dit Max.

- Attendez... le mardi, le mardi soir.

- Il est venu chez moi le mardi après-midi, déclare Max penché sur le verre à bière qu'il tient à deux mains. Il les dévisage tour à tour avec exigence, de sous ses mèches entortillées. "Je discutais du plan de sauvetage de la sidérurgie avec mon copain; Adrien n'est pas resté, il avait un air... Par après, j'ai pensé qu'il n'avait pas osé me demander du fric devant l'autre. C'était la fin du mois et je lui avais prêté plusieurs fois deux mille francs, il me les rendait dès qu'il touchait.

Je suis sûr qu'il a craqué à cause de ces deux mille balles. Il était dépressif, d'accord; il n'a jamais été comme un autre, d'accord, mais moi je dis: ce n'est pas le drame de la solitude, c'est le drame du chômage.

Il martèle ses derniers mots et se renverse en arrière. Impressionnée par son ardeur, Anita acquiesce et se mord les lèvres. Robert lève la tête pensivement.

- C'est juste, dit José, seulement, s'il avait été un peu plus débrouillard...

- Il ne faut pas parler de suicide mais d'assassinat, poursuit Max, c'est Cockerill qui l'a tué. On n'avait pas à licencier un homme après trente-cinq ans de service. Je l'ai vu chez lui, au mois de janvier, sans feu, enroulé dans des couvertures sur son fauteuil. Il ne mangeait plus de viande pendant des jours, il allait à pied en ville, il était tout le temps privé, tout le temps privé.

- C'est terrible, dit José, mais quelle idée d'aller s'acheter la grande encyclopédie de trente mille francs à crédit ? Il n'avait pas d'allure.

- Je vais sortir un tract et un article, dit Max résolument.

Anita écarquille ses yeux d'écureuil, bruns et brillants. Elle se tient très droite en face de Max, un peu aspirée par lui, les bras croisés sur la table. Elle a des mains à peine usées, rondelettes comme son visage et son corps; des fils blancs sillonnent la masse de ses cheveux châains, coupés courts. "Elle est chouette", pense Max, agréablement surpris par sa propre impartialité, lui que seules les très jeunes femmes attirent.

- Un tract..., soupire Robert, les gens s'en foutent. Tu n'as même pas pu collecter pour une couronne.

- Tout le monde s'en fout aujourd'hui, dit José.

- C'est de la vieille histoire, Adrien, dit Robert. Ceux qui l'ont connu ont été reclassés dans d'autres secteurs et les nouveaux, en quoi ça les regarde ? Je sais bien, la solidarité tu vas dire; je ne les justifie pas, je constate. Quand il a été viré, personne n'a bougé.

- Normal; les syndicats le laissaient tomber.

- En avant ! C'est encore notre faute.

- Non, mais avec vos "cas indéfendables", voilà les résultats.

- Syndicats-patron assassins: marque-le dans ton papelard.

- La première fois, j'ai lancé le mouvement, vous avez soutenu et on a réussi.

- Parce que c'était la première fois, que sa mère venait de mourir et qu'il y avait encore la bande des ouvriers de l'aciérie, énumère lentement Robert. Le licenciement a seulement été 'suspendu', n'oublie pas. Et lui, presque un an plus tard, rebelote. Bon, c'était fatal...

- Qu'est-ce qu'il y avait ? demande Anita. Elle suit des yeux les répliques entre les deux hommes sans parvenir à prendre parti.

- Il s'absentait sans prévenir, il arrivait en retard, ou à moitié bourré - un passage à vide, dit Max, les défiant de son gros nez.

- Ce qui me semble drôle, dit José (il prononce 'drolle'), il n'avait pas une tête à se tuer, ces derniers temps. Même que j'ai dit à Jeanine...

- C'était un type vite déphasé, dit Robert tristement, il ne s'adaptait pas bien aux changements. La preuve...

- Quels changements ? s'irrite Max - la crise ! C'est une victime de la

crise, un point c'est tout.

Les autres opinent en silence. Les rides de Robert se relâchent et son visage régulier n'offre plus qu'un masque de fatigue; à côté de lui, Max pète de santé.

- Oui, valet, conclut-il tout à coup avec bonhomie, et il boit son verre d'un trait. Puis il pose l'avant-bras sur l'épaule de Robert et d'une voix complètement différente, enjôleuse, il lui souffle de près:

- Tu te vois demain avec 40 % de salaire en moins ?

- Ah moi, je ne pourrais pas, impossible ! sursaute Robert, comme ébouillanté.

- Moi non plus, murmure Max en s'écartant.

- Je m'arrangerais d'une manière ou l'autre, mais c'est impossible, se reprend Robert, buté.

Les deux autres observent leur malaise sans le partager.

- Bah, on s'arrange toujours, dit José. Pour revenir là-dessus, il n'avait pas une tête à se tuer, il allait plutôt mieux. Il m'a parlé: "On se promène", je lui fais. "Je me promène et je *m'instruis*", il me fait - toujours son air spécial, enfin vous le connaissiez - mais comme s'il s'amusait vraiment à marcher ainsi des heures dans les rues. Et deux ou trois jours après, quand la maison de Laurent a brûlé, il me fait: "Maintenant, je ne laisse plus mon trésor à la maison quand je sors; je l'emporte avec moi, des fois que..." et il se tapait la poche intérieure de son veston, il rigolait, tout fier. Il n'a pas été plus loin, je n'ai pas insisté. C'est quand même 'drolle', non ?

Anita se tourne vivement vers lui.

- Il avait des manières à part, il ne faut pas chercher midi à quatorze heures, dit Max.

José ménage une pause avant de lâcher sa bombe:

- Et s'il avait gagné le paquet au loto, hein ?

- Il ne serait pas venu me taper de deux mille francs.

- C'est l'idée de Jeanine, se défend José, moi... Mais c'est quand même 'drolle' de sauter par la fenêtre quand on a un trésor.

Max et Robert échangent un coup d'oeil entendu. Anita s'agite.

- Moi aussi, il ne m'a pas semblé prêt à se tuer. On a beaucoup bavardé, lui de son livre et moi... de cuisine". Son sourire confus et brave est une merveille. "Encore une qui emmêle tout", pense Max. "Bon, on est parti !" dit-il et dans un bruit de chaise, il lève la séance.

* *
 *

Max a écrit sur une feuille blanche 'victime de la crise' et 'drame du chômage'. Il se sent moche, une espèce de gueule de bois. Supprimer la bagnole ? Il serait abandonné, ligoté, paralysé - rogner sur la bouffe ? les boissons ? les vacances ? les sorties ? Rien qu'à imaginer ces frustrations, il en est écoeuré. Les fringues ? Il frotte ses bottes de cuir l'une contre l'autre pour se rassurer.

En fait, tout cela ne représente que le strict minimum, qu'une infime compensation qui rend la vie supportable - qu'un acompte sur..., sur quoi ? Sur quelque chose de mille fois mieux, de plus abondant, de plus varié, de plus excitant. Le progrès social. L'avenir. Son dû. Et pour se rapprocher de cet avenir radieux, pour repousser la menace de la pénurie infligée à Adrien, il faut assumer le tract et l'article. Qui ne risque rien n'a rien.

"Ils finiront par te virer; tiens-toi tranquille !" Ils n'oseraient pas, ils auraient une fameuse grève sur les bras. Et quand bien même, il se débrouillerait autrement qu'Adrien. Sa femme travaille, d'abord; puis il dénicherait des boulots au noir comme les autres, il suffit d'avoir la main. Il jardinerait.

Honnêtement, Adrien était zéro sur toute la ligne, là-dedans. Il le revoit, debout dans le salon. Empoté. Il se racle la gorge, il triture un rouleau de papier et il écoute poliment le débat entre Max et Pierre, son copain maoïste.

Pas bricoleur, pas jardinier, pas sportif, aucune spécialité, un Gaston la Gaffe ouvrier. Il avait résisté à toutes les tentatives de recyclage quand son emploi de réfecteur avait disparu lors de la fermeture de l'aciérie. Il servait de 'bouche-trou'. Au premier coup d'oeil, on le classait dans la catégorie des vieux garçons. La démarche exagérément déhanchée, tête baissée; le mélange de gaucherie et de recherche dans son comportement; sa veste à carreaux cintrée et ses souliers de cuir vernis, très chers, accompagnés d'un pantalon fatigué et d'une chemise en flanelle. Son langage truffé de patois et d'expressions officielles, avec une profusion de liaisons fantaisistes. Il raffolait des liaisons, il ne pouvait pas laisser deux mots se suivre sans en fourrer une.

- C'est-t-embêtant, lui avait-il confié de sa voix haut perchée et enrouée - si je me prépare un dîner sans viande, j'ai beau remplir l'assiette avec les patates et les légumes, il me semble toujours qu'il y a-z-un vide. C'est la place de la viande. Et je reste sur ma faim. Un, deux, trois, il faut les trois pour dire qu'on mange." Il le fixait de ses yeux à fleur de tête, des yeux clairs si candides, "peut-être que c'est seulement une idée ?" Max avait vigoureusement protesté et Adrien avait été encore plus malheureux.

Pauvre gars... Déjà quand Arlette remplace trop souvent le steak par de la saucisse, ou pire, une omelette, Max éprouve cette sensation inconfortable de vide dans l'assiette.

Toute cette histoire est révoltante. Il décroche le téléphone et compose le numéro de Pierre. "Salut, vieux. Il faut intervenir - un truc scandaleux."

Tantôt, Pierre écrira le texte avec lui. C'est son ami le plus proche, un vrai compagnon de lutte et une tête politique solide. Le type à qui Max n'aura jamais envie de dire: "Tu te vois demain avec 40 % de salaire en moins ?"

* *
 *

Le professeur Jacquet se souvient du "cas" en question.

- Docteur, je souhaiterais un entretien particulier z'avec vous". Le bonhomme l'avait interpellé, dès qu'il s'était approché du lit; il était fébrile.

- Je vous écoute.

- Dans les effets personnels qui m'ont été rendus, il manque une chose extrêmement précieuse.

- Je suis désolé, ces questions ne relèvent pas de la compétence médicale. Adressez-vous à l'infirmière chef, elle entreprendra les démarches nécessaires. Voyons plutôt cette épaule." Il s'était mis à l'examiner. L'autre insistait.

- Permettez, docteur, permettez; j'ai bien dit une chose extrêmement précieuse; des responsabilités subalternes ne sont pas z'habilitées...." Il s'empêtrait.

- De quoi s'agit-il ?

- Un livre.

Jacquet qui se voyait déjà engagé dans une histoire foireuse d'argent ou de bijoux avait respiré. L'autre s'emballait: c'était un livre rare, unique. Un livre de collection ? Non, pas un livre de collection - un livre qui allait être imprimé et connaître le succès.

- Un manuscrit, en somme ? avait traduit le médecin, de plus en plus incrédule.

- Si vous voulez". Il devait ignorer le terme.

- Et de quel auteur ?"

Il avait cillé, puis:

- Moi-même.

"J'aurais dû m'en douter", s'était dit Jacquet et il avait gentiment mis les voiles en promettant de veiller personnellement à ce que les recherches aboutissent au plus vite. Quelques jours plus tard, le maniaque l'avait harponné pendant un tour de salle. Jacquet avait oublié l'incident: "Le livre? Quel livre ?" Le type s'était énervé, avait parlé de vol, de réputation de l'hôpital socialiste et au médecin qui se retirait, agacé par ses extravagances, il avait hurlé: "Si ce livre ne vous intéresse pas, c'est que vous n'avez aucune éducation !" Crise de nerfs, piqûre; Jacquet avait prévenu l'infirmière chef: "Rousseau, transférez le 8 en psychiatrie dès qu'il y a une place; et d'ici là, pour l'amour du ciel, calmez cet énergumène, j'ai horreur de ce genre de scène !" Et puis...

Ce n'est pas sa faute si le transfert a un peu tardé. Rousseau en témoignera si nécessaire. Que le journaliste du 'Matin' canane à l'aise avec les chers confrères de Béchelet sur la 'négligence coupable'.

Le professeur referme le classeur avec le dossier du 8, l'article venimeux et le formulaire 'objets perdus' où le 8 a inscrit en lettres capitales impérieuses: LIVRE - puis en dessous, à la rubrique 'description', en minuscules heurtées: cahier brouillon ligné. Enfin, à 'lieu': urgence, avec trois points d'interrogation, puis: poche intérieure veston. Le formulaire est barré en oblique d'une double ligne rouge sur laquelle se détache le mot 'néant' à l'encre rouge. Navrant.

Jacquet n'a jamais pu supporter les déséquilibrés; il est persuadé que pour travailler en psychiatrie, il faut être un peu fêlé soi-même.

* *
*

Anita s'aperçoit qu'elle a perdu le fil de ses idées depuis la rencontre avec les deux de Cockerill.

Le drame du chômage, les deux mille francs, la maison sans feu: autant d'évidences qui font place nette dans son esprit encombré de réflexions confuses. Bref, "c'est todi les p'tis qu'on spotche" (c'est toujours les petits qu'on écrase) - qui peut le nier ? Max raisonne clairement, il ne chipote pas. Il appartient à la race des "grandes gueules" qu'elle admire de loin. D'où vient qu'en écoutant les déclarations intelligentes des grandes gueules, elle se retrouve souvent, au bout du compte, personnellement plus bête, incapable d'ordonner ses propres idées ? C'est un mystère inhérent à leur fréquentation.

Les plateaux des repas voltigent entre les mains d'Anita, le tintamarre de la cuisine se répercute victorieusement dans sa tête cotonneuse. En route pour le service. Sur le lit 8, un petit vieux édenté

lui sourit béatement. "Bon appétit". Anita a le coeur barbouillé.

Le drame du chômage, la maison sans feu. Si tout cela est vrai, tout cela est minable, pitoyable, banal - et Adrien n'inspirait pas la pitié, aussi risible qu'il pouvait être. Il inspirait autre chose. Baf ! elle emplatre son chariot dans celui d'Edith, qui aboie:

- Alors, à quoi tu rêves ?

- Madame, c'est une erreur !

Une femme âgée la tire par la manche: "le menu de mon mari est prévu sans viande, et ici, voyez..."

Anita vérifie; elle a interverti le plateau du 17 et du 21.

La maison sans feu, l'assiette sans viande. Re-baf ! - Ma parole, tu te crois aux auto-scooters ?

La viande, mais oui.

Adrien se sentait mieux. Ils avaient entamé la conversation et il lui avait sorti la théorie des "un, deux, trois" - patates, légumes, viande. Elle n'était pas de cet avis.

- Ce sont des habitudes, rien d'autre. Quand vous étiez petit, votre maman ne s'occupait pas des "un, deux, trois". Moi, je serais plutôt pour le un, deux, trois, quatre, cinq, six et plus, comme dans les familles nombreuses ou chez les Italiens.

Adrien tombait des nues. Elle lui avait vanté les potées, les grosses soupes, les spaghettis et les pizzas, plats généreux qui amalgament en un tout original les restes les plus hétéroclites et les ingrédients les plus modestes du ménage - et où la viande n'a pas d'existence propre. Adrien s'émerveillait. Ses cheveux s'échappaient en touffes de sous le bandage qui lui donnait une vague allure corsaire; les oreilles exubérantes et la moustache à la gauloise complétaient l'impression générale de déguisement. Un vieux gamin grimé.

Elle avait ajouté, puisqu'il s'intéressait:

- L'avantage des plats mijotés, quand il y en a pour quatre, il y en a pour six, c'est élastique; avec trois gosses, plus le grand-père, je sais de quoi je cause; tandis que le steak, la côtelette, et même le poulet, c'est de la viande en portions individuelles.

- Vous êtes formidable !

Adrien épanoui voyait resurgir le cercle du repas familial, la mère, les deux frères, l'oncle obèse et au centre, la marmite - le plat unique et rayonnant.

- Naturellement, le "un, deux, trois" se prépare plus vite, et quand on est tout seul... La vie galope de nos jours.

Il la couvait de ses yeux reconnaissants.

C'était quelqu'un de cloche mais de terriblement vivant, pas un de ces zombies qu'on croise par centaines chaque jour.

Il lui avait parlé de son livre; il voulait y ajouter quelques recettes de l'ancien temps. Il racontait le quartier de son enfance, les rues non pavées, la charrette du boulanger et du laitier, tirées par un chien pendant la guerre, l'entraide entre les familles de mineurs, les soirées sur le seuil, les kermesses. "Aujourd'hui, entre la maison et la rue, il y a-t-une barrière énorme - avant, on allait de l'une z'à l'autre sans le remarquer, on était partout chez soi; le quartier était une grande maison. On logeait à l'étroit mais on avait la rue et les maisons des autres. Les rues sont devenues si froides aujourd'hui..."

"J'étais toujours en route, je rendais de petits services à gauche et à droite, j'entrais partout, j'étais 't'au courant de tout, je connaissais toutes les ruelles, les potagers, les arrière-cours. Je ne traînais pas comme les autres, pour jouer ou faire des mauvais coups - quand je trottais, c'était utile. On me récompensait parfois, et parfois pas; parfois, je refusais ce qu'on me demandait. Je ne marchais pas au donnant-donnant, ni z'à l'argent; je ne pourrais pas dire comment ça fonctionnait."

Anita raccroche certains souvenirs d'enfance aux tableaux d'Adrien - mais surtout, elle discerne le petit personnage déjà à part, serviable et susceptible, qui suit son bonhomme de chemin au coeur de la chaude multitude.

- Si loin que je remonte, j'ai toujours été seul, dit-il. Et plus tard, à l'usine, j'ai encore z'été seul. Mais pas isolé, si vous saisissez la différence; être seul en se frottant aux autres, c'est ma façon de vivre. Tandis qu'être sans contacts, ou rejeté, c'est l'enfer".

Il lui révéla qu'il avait montré le livre au bibliothécaire des Six-Bonniers, un jeune homme très au courant, qui l'aiderait à le publier. Malheureusement, il n'avait pas le livre en sa possession pour le moment. On avait dû l'égarer aux urgences.

Anita s'était alarmée quand il s'était vanté de l'intervention du professeur Jacquet pour récupérer son bien.

- Vous avez rempli un formulaire, au moins ?

Il n'avait rien rempli du tout, puisque le professeur avait promis. Anita lui apporta le formulaire en grommelant. De jour en jour, l'optimisme d'Adrien baissait. "Le docteur est venu pendant que je dormais, quelle malchance ! Demain, sans faute, je l'accoste". "Le docteur n'est pas venu aujourd'hui. Il pouvait quand même m'envoyer..." Anita tentait de le rassurer.

Un matin, l'altercation avec le médecin eut lieu; elle l'apprit en commençant son travail l'après-midi. Elle courut voir Adrien qui gisait assommé par les drogues. Il formait sous le drap un petit tas vulnérable.

Le lendemain, à peine sortie de l'ascenseur, elle perçut une tonalité inhabituelle dans la rumeur de l'étage. Un pressentiment cruel

lui sauta au coeur. La stagiaire du jour lui dit que le 8 s'était jeté par la fenêtre.

- J'étais trois salles plus loin, j'ai entendu le cri et puis un bruit de tôle, comme un gros coup de gong sur un bidon vide. Il a crevé le toit de la voiture garée en bas. Je n'arrive pas à m'enlever ce bruit des oreilles.

Elle avait les yeux arrondis et suppliants. "Au matin, je lui ai porté ses médicaments. Il a tiqué sur les calmants: "Pourquoi quatre pilules, au lieu de deux ?" "C'est pour que vous soyez mieux", j'ai dit. Mais il a bien fallu que je lui explique ce que c'était, je ne sais pas leur mentir; alors il n'en a pas voulu. Je n'ai rien raconté à Rousseau, pour éviter les histoires. Tu crois que c'est grave ?"

Le lit 8 était vide, déjà recouvert de draps propres, sans un pli, sans un creux: la parfaite galette géométrique et inhumaine. Anita éprouva un violent dégoût pour ce meuble d'hôpital que n'altère en rien le destin de ses innombrables usagers.

Le lit 7 était vide également; son occupant, un jeune homme blagueur, pour l'heure totalement déprimé, avait préféré changer de décor. Le troisième malade, un septuagénaire robuste, semblait par contre tirer beaucoup d'agrément des récents bouleversements. Il rapporta sa version des faits à Anita:

- Il était fâché, il se parlait tout seul. A neuf heures, il a sonné, il a réclamé la chef. Elle a fini par venir. "Avertissez le directeur de l'hôpital que j'exige une réponse dans l'heure". Pour son livre, donc. Elle a essayé de le raisonner, il répétait "dans l'heure", alors elle a dit: "bon, bon, je vais voir, calmez-vous" - elle s'est ramenée en vitesse avec le plateau à piqûres. "Vous aurez la réponse aujourd'hui même, pas de problème". Il l'a repoussée, "je vous interdis !" Elle est fichue le camp, furieuse. Alors il s'est levé, il a monté sur la chaise percée, il a ouvert la fenêtre, il a enjambé le rebord - je ne comprenais pas, moi, et puis je ne peux pas bouger - Il a dit: "Ca leur coûtera cher !" et il a sauté tout droit, les pieds en avant. Hein ! Il paraît que la bagnole a le toit défoncé. Le petit jeune a failli tourner de l'oeil quand il est rentré de sa radiographie".

A force de fureter et grâce à un copain brancardier aux urgences, Anita a pris connaissance du formulaire. Le terme administratif et laconique "néant" la poursuit.

Lorsqu'elle ramasse les plateaux vides, le pépé du 8 déclare: "z'ai tout mangé" avec un sourire de nourrisson repu; le gaillard farouche planqué sur le 7 n'a touché à rien et la toise avec rancoeur. Elle n'accorde d'attention à aucun des deux; quant au 6, il plane en walkman et ne la remarque même pas.

Néant. Néant.

Pourquoi n'a-t-elle pas questionné Max sur le livre? Pourquoi

leur a-t-elle si peu raconté ? L'Adrien qu'ils évoquaient familièrement n'avait pas écrit de livre. Pourtant, Max s'est trompé à propos de la viande. Elle décide d'aller interroger le bibliothécaire.

* *
*

La bibliothèque communale occupe un pavillon de l'école primaire. L'univers de papier fleure bon l'odeur rassurante des marmots, leur sueur sans musc.

Anita attaque courageusement:

- C'est vous le bibliothécaire ?
- On dirait.
- Alors, vous connaissiez bien Monsieur Florimont ?
- C'est un habitué, oui.

Le jeune géant derrière le bureau et les piles de bouquins la détaille tranquillement; elle n'est pas une habituée, elle.

- Est-ce vrai qu'il vous a montré son livre ?

Il se tait, interloqué. En face de lui, elle a les joues en feu, sous l'emprise d'une tension intérieure trop forte.

- Qu'est-ce que vous voulez ? dit-il enfin.
- Il s'est tué, vous ne saviez pas ?

Il recule son siège, contourne le bureau et la guide gentiment par le bras.

- Ne restez pas debout, asseyez-vous", et elle obéit, soudain mise en confiance et prise d'un besoin de s'épancher. Il l'écoute, juché sur le radiateur sous la fenêtre, la tête inclinée en avant. Il lâche des petits "ouiii" encourageants quand elle s'arrête. Anita débale toute l'histoire à ce grand corps indolent vêtu de laine et de velours.

- J'avoue que je ne savais plus quoi; on a très bien pu jeter le livre avec le veston, qui était déchiré et plein de sang - ou bien le livre est tombé au moment de l'accident. Mais ce serait malhonnête envers sa mémoire de ne pas chercher la vérité. Au moins cela...

L'homme croise et décroise les jambes. Il réfléchit.

- Vous avez raison, Madame, le livre existait, dit-il, en relevant vers elle un visage loyal. Je suis très troublé.
- Mon Dieu, dit Anita avec ferveur.

La personnalité d'Adrien l'assaille. Absurde, naïf, doué d'une conviction forcenée dans sa quête d'une vie meilleure.

Le bibliothécaire a glissé de son perchoir et déambule entre les rayonnages, tapotant des ouvrages au passage.

- Il est mort pour son livre, dit-elle.
- Don Quichotte, répond-il, invisible.

Elle proteste:

- C'était quelqu'un que je respecte.
- Moi aussi, dit la voix.

Il reparaît, soupesant un gros livre.

- Vous avez lu Don Quichotte ?
- Non, mais les moulins à vent, tout le monde connaît.
- Tenez, vous verrez que je ne manque pas de respect à Monsieur Florimont.

Elle reste sur ses gardes.

- Je n'ai pas le temps de lire.
- Les vieux livres ne se vexent pas si on n'en lit que des petits bouts, ils sont moins prétentieux que les nouveaux". Il lui sourit. "Et puis, ça fera une occasion de se revoir."
- D'accord, dit-elle, radoucie.

Elle hésite.

- Quand même, franchement; pour vous, ce n'était qu'un livre dans des milliers?
- Non, dit-il en la fixant, il ne ressemblait à rien de ce qui existe ici.
- C'était beau ?
- C'était à part... C'était vivant.
- Comme lui, alors. Ce livre-là, j'aurais pris le temps de le lire.
- Il vous aurait plu, dit-il en la fixant toujours, si bien qu'elle a l'impression d'avoir une bizarrerie sur le visage; elle se touche les cheveux et les joues rapidement.

Ses yeux à lui, obliques et rêveurs, ressemblent aux yeux des chèvres.

- Je m'appelle Cyrille Clerfays.
- Anita Bairiot.
- Je vais vous montrer quelque chose qui a joué un grand rôle à la fin de sa vie". Il farfouille dans les étagères et en extrait un guide illustré.
- Histoire des rues de Seraing, lit-elle à haute voix.

Adrien avait commencé par étudier le parcours entre sa maison et le bureau de pointage. L'expérience l'avait passionné; il avait étendu ses investigations à de plus en plus de rues au point que l'aller-retour quotidien comptait deux heures de marche. Il emportait le guide et le consultait sous les plaques indicatrices. Il se qualifiait de 'collectionneur de rue".

- C'est bien de lui, il aimait les rues, dit-elle. Vous savez, les enfants des rues n'étaient pas des enfants mal élevés, à l'époque. Je crois que les adultes du quartier se mêlaient tous de les éduquer. La rue et la famille

n'étaient pas coupées comme aujourd'hui. Il trouvait que les rues étaient devenues si froides; peut-être qu'en apprenant leur histoire, il les réchauffait.

- Je n'avais pas pensé à cela. Parfois, il n'était pas d'accord avec l'explication du guide. A mon avis, il s'agissait d'erreurs de détail; il était fort pointilleux. Il disait: "Le papier se laisse écrire, il ne faut pas croire tout ce qui est marqué. Moi, j'ai vécu dans ces rues, je suis mieux placé pour savoir". En tout cas, l'idée d'écrire l'histoire de son quartier, de sa vie, est née ainsi.

Le comportement d'Adrien envers la culture se démarquait de la docilité de beaucoup d'autodidactes. Il utilisait énormément le mot "éducation", mais lui-même avait péniblement terminé l'école primaire à quatorze ans. Il adorait ergoter sur ses lectures et ennuyait Cyrille avec ses considérations. S'il avait déjà cette manie quand il était jeune, les professeurs avaient dû le rabrouer. Il manifestait une curiosité respectueuse à l'égard des livres, sans jamais se départir d'une sorte de méfiance, de quant à soi.

Il en empruntait beaucoup, en lisait très peu et ne s'en cachait pas. Il ne se laissait absorber par aucune oeuvre; au contraire, c'est lui qui absorbait des éléments épars, infimes, dans la multitude des oeuvres. Son esprit devait ressembler à un gros nid de pie hirsute, aux brindilles pointant dans tous les sens.

Cyrille comprend cela à l'instant.

- A l'usine, on le traitait comme un 'demi-doux', sans doute? De quel secteur était-il ? dit-elle.

- Des aciéries, si je me souviens bien.

Anita rit tendrement:

- Ceux-là !... Mon père y a travaillé plus de vingt-cinq ans, et mon mari une dizaine d'années. Ils se sont connus probablement.

Adrien ne convenait pas à ce cadre, pense-t-elle. Des hommes à l'image de leur boulot: brutaux, adroits, longuement écolés sur le tas. Adrien, lui, était poli, chétif et malhabile.

Elle avait souvent entendu son père comparer leur travail à un accouchement; "chez nous, ça gueule, ça force et y a des crasses partout, mais quand les lingots sont sortis, ils sont aussi beaux et aussi roses qu'un nouveau-né. On *produit*, nous autres; on ne gratte pas la terre pour ramasser ce qu'elle veut bien donner". Il méprisait les mineurs et les paysans, ceux qui n'entrent en contact qu'avec des matières premières. Il vénérât la transformation industrielle. Anita frémissait à l'idée du bébé incandescent au milieu des noires machines et se gardait d'objecter que les nouveau-nés sont bleus.

- Qu'est-ce qu'il pouvait bien fabriquer là ? dit-elle.
- Il entretenait le réfectoire et les douches. On l'appelait Adrienne tellement il était méticuleux. Des petits malins frottaient son manche de brosse, ou la poignée des chasses d'eau, avec un emballage de fromage de Herve; ou bien ils cachaient dans un coin du vestiaire un bout de poisson avarié, des crottes de chat, et ils s'amusaient à rouspéter en chœur: "Mais qu'est-ce que ça pue ici !"
- Et Adrien moussait !...
- Il a eu du mal au début, les moeurs étaient cruelles. Puis, il a réagi. Un jour qu'il avait nettoyé à fond, il les a bloqués à l'entrée de la salle. "Une minute, j'ai une déclaration à vous faire". Les types se marraient d'avance. "Vous voyez le réfectoire ? 'a sent bon ? C'est beau ?" Il a soulevé à bout de bras la grande poubelle: "Eh bien, tas de pourceaux, je préfère le cochonner moi-même que de vous le regarder faire" et il a déversé la poubelle à la volée à travers tout, sur les tables, le sol, les murs. Il s'est mis sur le côté, appuyé sur son balais et figurez-vous que les gars ont tout ramassé eux-mêmes. La provocation lui paraissait encore très naturelle, et il m'expliquait bien posément: "C'est vrai à la fin, il faut un minimum d'éducation".
- Le livre racontait cela aussi ?
- A partir d'alors, ils ont appris à respecter son travail; ils enlevaient leurs sabots, ils jetaient leurs mégots dans les cendriers et les déchets des repas dans la poubelle. "Je les ai civilisés", me disait-il, "même les chats ont dû se tenir. Avant, on les laissait courir sur les tables avec leurs sales pattes. De mon temps, nos sanitaires étaient de vrais bijoux, comparés aux autres".
- Finalement, ils l'aimaient bien leur Adrien.
- Ils sont partis en grève pour empêcher qu'on le licencie, après la fermeture. Mais la solidarité n'a pas tenu le coup, il a quand même été licencié un an plus tard.

Anita réfléchit.

- Ce n'était pas une question de solidarité, c'était une question de... Je ne peux pas expliquer. Avant, chaque secteur tenait à garder son phénomène, son 'inadapté' comme on dit aujourd'hui: un alcoolique, un flemmard, un mal embouché, mais qui avait un don, qui leur plaisait. Mon père et les autres ont fait grève pour défendre un type qui chapardait les outils, un branque qui avait vécu dans un cirque et qui imitait à la perfection les cris d'animaux. Ce n'était pas de la solidarité, ni de la pitié". Elle voudrait exprimer qu'il s'agit d'une forme d'amour de la vie, de sa diversité infinie. Elle dit: "Il faut de tout pour faire un monde, non ? C'était leur luxe, quoi, de les garder. On ne peut pas se limiter au strict utilitaire".

- Je n'aurais pas pensé à cela, dit Cyrille, séduit.
- Dans la région, ils n'étaient pas bien compris, on les trouvait trop exigeants et on leur reprochait le chat - d'avoir fait grève pour un chat. Est-ce réel, est-ce inventé, je n'en sais rien, c'est pour les rabaisser; il faut aussi des chats pour faire un monde, après tout. Alors quand leur monde s'en est allé, les fermetures, les reclassements, la modernisation, une autre mentalité et tout ça - on ne pouvait plus demander qu'ils prennent des risques pour les inadaptés. La solidarité, maintenant, c'est juste des leçons de morale, une pénitence.

Chacun se cuisine son monde à lui, en dehors de l'usine.

Mon aîné vit ainsi.

Gilles.

Sa façon de détacher le prénom annonce tout un programme; Cyrille a brusquement le désir de rencontrer ce garçon.

- Ce n'est peut-être pas plus mal ? dit-il.

- Non. Mais ça fait beaucoup de mondes différents à comprendre.

Anita se lève.

- Je suis en retard.

- Au revoir, Anita.

- Au revoir, dit-elle, embarrassée. Je ne dois pas m'inscrire ou quelque chose? Et Don Quichotte, il faut vous le rapporter quand ?

- Vous êtes inscrite là, dit-il en indiquant son front, pas de danger que je vous oublie. Rapportez-le quand vous pouvez, vous serez la bienvenue.

Jamais elle n'aurait imaginé un bibliothécaire comme celui-là. Une des questions irréductibles dont elle a la spécialité jaillit sous ses pas pressés: s'il n'y avait pas eu de changements, et qu'Adrien avait continué l'ancienne vie jusqu'à sa retraite, aurait-il écrit un livre sur l'ancienne vie ? Anita ne se fatigue pas à trouver la réponse; elle a l'habitude de rencontrer des questions et des réponses dépareillées.

* *
*

L'esprit de Cyrille demeure buté comme un âne devant cette réalité déconcertante: Anita, qui avait à peine fréquenté Florimont, savait l'essentiel sur lui et croyait à son livre, alors que lui-même y croyait à peine, après l'avoir tenu en main. Il s'en était fallu de peu que Cyrille rejoigne le raisonnement des zèbres de l'hôpital.

Un soir, Florimont lui avait demandé son aide pour publier un livre. Un livre qu'il écrivait ! Il avait obtenu son effet, bravo. "Ce n'est pas une question personnelle; mon livre fera du bien à beaucoup de

gens, il leur rappellera de bonnes choses, parce que ce n'est plus une vie, maintenant". Cyrille avait prudemment objecté son inexpérience en matière d'édition; il avait accepté de relire le texte pour les fautes d'orthographe, en se disant: "Tu rêves debout, mon pote".

Florimont ne s'était pas dépêché d'apporter l'oeuvre. Il se contentait étrangement de lui résumer les thèmes principaux et petit à petit, il avait piqué sa curiosité. Son assurance initiale semblait l'avoir quitté au moment de livrer les pages aux premiers yeux étrangers et il se déroba à plusieurs reprises. Cyrille insistait. Il reçut un paquet très mince, solidement ficelé et emballé. Le temps de le démailloter, l'auteur était loin.

Le cahier de brouillon comportait quatre pages couvertes d'une large écriture chaotique. Les autres étaient vierges.

Cyrille crut un moment que l'homme s'était moqué de lui. Mais non. C'était bien la vie de Florimont, de son enfance à son licenciement; il retrouvait, réduits à l'état de quelques phrases, les épisodes que Florimont avait évoqués. "J'aimais mon travail et j'ai obtenu que les ouvriers le respectent", par exemple, tenait lieu de description de ses aventures au réfectoire. D'autres passages étaient totalement obscurs: j'ai toujours été seul, j'ai préféré la solitude parce que les gens ne sont pas sincères et parlent dans le dos. Une femme aussi n'avait pas été sincère, mais il n'oublierait jamais l'amitié d'un homme extraordinaire qui l'avait défendu.

Les phrases étaient longues et se suivaient sans ponctuation, ou s'arrêtaient en plein milieu; beaucoup de mots manquaient. 'Solitude' revenait à chaque page, de façon assez mélodramatique. Cyrille tomba cependant sous le charme d'un bout de phrase: "Mon unique plaisir être seul au milieu de l'usine la nuit". Il se mit à rêver. Bon sang, pourquoi l'énervant personnage ne poursuivait pas!

Cyrille était embêté; il corrigea l'orthographe sans oser toucher à la construction biscornue et lui rendit le cahier en conseillant d'étoffer, car c'était un peu court pour éditer tel quel. "Ecrivez tout ce que vous m'avez déjà raconté. Regardez, ceci, c'est joli, sur l'usine la nuit, mais vous devriez décrire plus concrètement".

- Plus concrètement ? dit Florimont. Deux semaines plus tard, il lui déclara sereinement: "J'ai essayé. Je ne vois pas ce que je pourrais encore mettre, tout y est déjà". Il avait toutefois consciencieusement ajouté après "que les ouvriers le respectent", "et même les chats".

Cyrille avait été frappé par la certitude heureuse de son visage de marionnette. Ces quatre pages procuraient visiblement une grande joie au bonhomme.

- Si vous le désirez, je taperai votre texte à la machine.

- Merci beaucoup; y a rien qui brûle", et il avait jalousement repris possession de son bien.

Cyrille se reproche de ne pas avoir photocopié le document. Il torture en vain sa mémoire pour récupérer des fragments; il n'a gardé que des impressions, rien de précis, c'était tellement bizarre.

Il a découvert le mécanisme du livre. Chaque phrase représente une formule capable à elle seule d'évoquer des pans de vie entiers; les détails et les développements n'ont aucune place dans cette conception de l'écriture. Le passé avait envahi l'âme de l'écrivain avec une telle intensité que sa main avait peine à en fixer une trace minimale sur le papier. Et quand il se relisait, le miracle s'opérait à chaque fois, à partir de quelques rares notations, il reconstruisait le monde. C'était un véritable enchantement, aucune lecture n'avait produit sur lui un effet aussi puissant. Grimoire magique ou programme d'ordinateur, tel était le cahier perdu.

* *
*

Anita use des vertus du téléphone arabe pour mener à bien l'entreprise de réhabilitation. Son quartier est éloigné de celui d'Adrien. Qu'importe. La belle-soeur de la voisine y a toute sa famille; le frère du copain brancardier travaille à Cockerill. "Même que le bibliothécaire l'a lu" précise-t-elle à l'appui de ses révélations.

Et Cyrille confirme de temps en temps, à l'un et à l'autre. Un livre sur eux, sur le quartier, sur l'ancienne aciérie. On serait presque fier d'avoir fréquenté Adrien. "Il n'avait l'air de rien, mais c'était quelqu'un". Les vieux relancent l'histoire de la poubelle, les blagues. "A l'hôpital, ils ont cru qu'il était cinglé et lui 'hop !' pour leur montrer".

Une bande de morveux, qui avaient repéré depuis longtemps le manège du collectionneur de rues - surnommé Lucky Belles Oreilles - se livre à une dangereuse surenchère pour détenir le titre du 'plus beau saut de Lucky', du haut de diverses éminences, dont le mur de l'école communale.

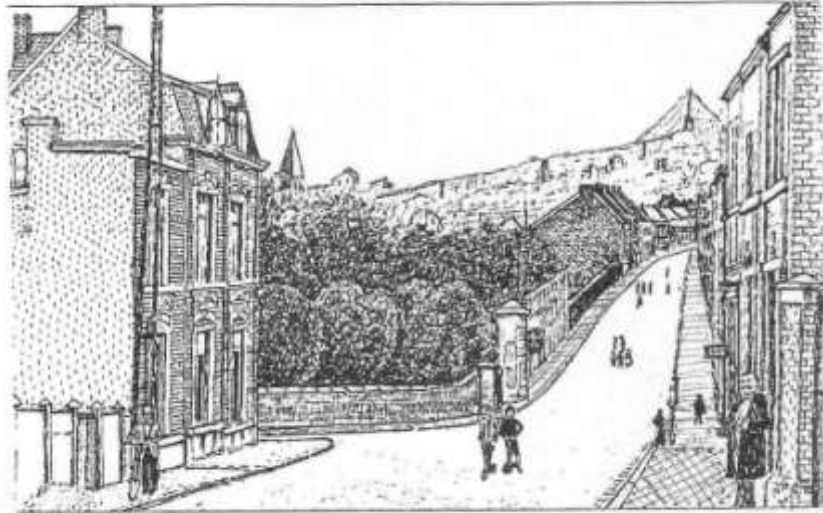
La légende serpente dans les rues et les jardinets.

Ainsi l'oeuvre en quatre pages, qui n'a eu et n'aura jamais qu'un seul lecteur, bénéficie d'une gloire posthume de quelques semaines. Justice est faite. L'exécuteur est une aide-soignante de quarante-quatre ans, veuve et mère de trois enfants, petite femme ronde au sourire juvénile, qui n'a toujours pas lu Don Quichotte.

Son adjoint maladroit est un bibliothécaire de trente-trois ans,

célibataire, géant d'un mètre nonante et cent cinq kilos, qui cherche encore un sens à sa vie.

Rue de La Chatqueue.



Ce bas de la rue vers 1900.



Domage qu'on ne "peut" plus y croire

Ca va faire la 2e St-Nicolas sans orange



La finale



Scène 2



Scène 3



Scène 4